



Transcriptions et corrigés

Transcriptions

AUDIO

Je découvre



02 Activité 2

Document 1

Journaliste : Aujourd'hui, nous recevons Jean-Pascal Ristori qui nous parle du CPF. Jean-Pascal bonjour, c'est quoi le CPF exactement ?

Jean-Pascal Ristori : Bonjour ! C'est le compte personnel de formation. Il peut être utilisé par tout salarié tout au long de sa vie active, y compris en période de chômage, pour suivre des formations qui permettent d'acquies un diplôme ou une certification. Les formations les plus demandées concernent les langues étrangères, l'informatique, la création d'entreprise, les cours en auto-école pour passer le permis de conduire et l'acquisition de compétences pour devenir bénévole.

Document 2

Journaliste : Les documentaires sur les pédagogies alternatives sont à la mode, Julie Delmont.

Julie Delmont : Oui, en voici un nouveau présentant cinq établissements scolaires publics qui ont en commun d'envisager l'apprentissage des savoirs comme un apprentissage de la vie. En montrant comment ces établissements intègrent des élèves qui n'avaient pas trouvé leur place dans le système éducatif classique, les encouragent, leur donnant le goût d'apprendre, de faire des choses et de réfléchir, ce documentaire montre qu'il existe des façons originales d'enseigner.

Document 3

Journaliste : Alors vous, Éric, vous avez rencontré votre compagne actuelle sur un site un peu particulier...

Éric : Oui, on peut dire ça, j'ai rencontré ma compagne grâce à un site qui met en relation les célibataires qui possèdent un animal de compagnie. Ce site vous per-

met de rencontrer des hommes et des femmes qui partagent le même amour des animaux. Il m'est déjà arrivé d'avoir une relation avec une femme qui n'aimait pas beaucoup mon chien et ça n'a pas été facile, alors que maintenant, nous prenons le même plaisir à jouer avec le chien et à l'emmenner en promenade.

Document 4

Journaliste : En France, les gens aiment bien manifester, Sylvie Cailloux.

Sylvie Cailloux : Oui, Pierre, si nous prenons Paris pour exemple, si vous allez sur la place de la République le samedi, vous aurez de grandes chances de vous trouver au milieu d'une manifestation ! Il y a, bien sûr, le traditionnel défilé du 1^{er} mai, jour de la fête du travail, organisé par les syndicats, qui attire beaucoup de monde, mais il y a aussi depuis quelques années des marches pour le climat qui sont très populaires surtout au moment des grandes conférences des Nations Unies sur le réchauffement climatique.



03 Activité 3

Vous allez écouter plusieurs documents.

Avant chaque écoute, vous entendez le son suivant (🔊). Pour répondre aux questions, cochez (☑) la bonne réponse.



04 Activité 5-1

Document 1

Journaliste : Bonjour Robert Holloway ! Vous êtes journaliste à l'Agence France-Presse depuis 30 ans. Est-ce que vous pouvez nous dire comment votre métier a évolué depuis le début de votre carrière ?

Robert Holloway : Les développements technologiques – surtout en ce qui concerne l'image – ont eu un impact important, d'une part, sur la recherche et le traitement de l'information, et d'autre part, sur sa diffusion. Il y a 40 ans, les métiers de reporter presse, de photographe et de cameraman étaient distincts.

Par ailleurs, les gens lisaient surtout les journaux pour s'informer et les magazines spécialisés pour des comptes-rendus d'études, des analyses. Le journaliste de nos jours doit savoir tout faire. Il doit être capable de filmer quelqu'un pendant qu'il lui pose des questions, et faire le montage de l'interview par la suite.

Journaliste : Que diriez-vous à un jeune qui voudrait devenir journaliste aujourd'hui ?

Robert Holloway : Apprenez des langues étrangères, surtout les langues non européennes. Vous augmenterez vos chances d'emploi par rapport à vos concurrents et vous contribuerez à la compréhension entre les peuples !

Document 2

Je suis étudiante en relations internationales à Sciences Po et je devais partir poursuivre mes études pendant un semestre dans une université étrangère, mais malheureusement je n'ai pas eu de place au premier semestre. Comme j'avais vraiment envie de partir à l'étranger, et que je pouvais suivre les cours de Sciences Po en ligne, j'ai décidé de voyager en Europe de toutes façons. Grâce aux réseaux sociaux, je peux rentrer en contact avec les étudiants étrangers que j'ai rencontrés les années précédentes et je peux parfois loger chez eux. Sinon, je vais en auberge de jeunesse. C'est une expérience formidable et je suis très heureuse de parcourir l'Europe avec très peu de moyens et de découvrir autant de villes intéressantes.

Document 3

– Personnellement, je trouve que l'uniforme à l'école donne un sentiment d'appartenance à un établissement scolaire. Il ne supprime pas les inégalités sociales, mais il permet de lutter contre l'envie d'acheter des vêtements de marque. Et puis mettre un uniforme pour aller à l'école, c'est un peu comme se préparer à avoir une tenue professionnelle plus tard.

– Je pense que l'uniforme ne sert à rien ! Ça n'efface pas les marques de richesse de certains élèves par rapport à d'autres. Il y aura toujours quelqu'un qui aura une montre connectée ou quelque chose qui le distinguera des autres. Il y a déjà un uniforme de fait : c'est le tee-shirt et le jean. Ils s'habillent tous comme ça !

Document 4

Bienvenue à Montréal, la ville la plus francophile d'Amérique du Nord. Une ville qui tient son nom de la colline qui la surplombe entièrement : le mont Royal. Du mont Royal, on peut voir l'ensemble de la ville. On remarque le centre-ville avec ses grands immeubles, dont le plus haut s'élève à 205 mètres. Un peu plus loin, on voit le fleuve Saint-Laurent qui baigne la ville et le pont Jacques-Cartier, du nom du découvreur du Québec.

Document 5

Et voici le moment de parler de littérature. Aujourd'hui, nous vous présentons un livre qui raconte l'histoire de cinq générations de femmes. De Léonie, qui lutte pour offrir à ses enfants une vie meilleure jusqu'à Dorothée, son arrière-petite-fille, l'une des premières femmes à piloter un avion, et enfin Violette, la fille de Dorothée, qui se battra pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce livre, qui s'appelle *La maison du cap*, offre de beaux portraits de femmes et parle de leurs difficultés, de leurs amours, mais aussi de leurs réussites.



05 Activité 5-2

Document 1

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous sur ce point. Oui, c'est vrai que les batteries des voitures électriques sont construites avec des matières premières, qui peuvent avoir un coût important sur le plan écologique. Mais il faut aussi prendre en compte d'autres facteurs de pollution, comme le rejet des gaz d'échappement.

Document 2

Comme chaque année, le salon du livre de Montreuil a pour objectif de développer le goût, l'envie et le plaisir de lire. Il cherche à encourager l'accès d'un public le plus large possible au livre et à la lecture. Un effort tout particulier est fait pour attirer les publics jeunes, grâce à des animations, des rencontres avec des auteurs et des lectures adaptées à leurs goûts.

Document 3

Le ministre de l'éducation nationale a de nouveau proposé une réforme de l'examen du Bac, la troisième en deux ans. Bravo, vraiment toutes mes félicitations ! Ça va vraiment simplifier la vie des professeurs et des élèves, tout ça.

Document 4

Dernièrement, on entend dire que le nucléaire serait une énergie verte. C'est vraiment honteux d'affirmer qu'une énergie qui produit autant de déchets puisse être écologique ! Dans la situation d'urgence climatique que nous sommes en train de vivre, je trouve de telles affirmations inacceptables.



06 Activité 5-3

Document 1

Selon une enquête récente, 63 % des enfants de 11-12 ans ont au moins un compte sur un réseau social et, pour la plupart, sans que leurs parents le sachent. Ça me met dans une rage folle. C'est inadmissible ! Les parents ne se rendent vraiment pas compte des conséquences possibles de cette utilisation précoce des réseaux sur la vie sociale de leurs enfants.

Document 2

Viande cellulaire, aliments génétiquement manipulés... en tant que chercheuse en alimentation, je ne suis pas du tout convaincue par ces nouvelles propositions. Les études sur le sujet ne nous permettent pas encore d'affirmer que les aliments de nouvelle génération sont sans risque pour l'homme à long terme.

Document 3

Dans cette exposition, le peintre nous a présenté un travail exceptionnel. Quelles couleurs sublimes ! Quelle maîtrise technique ! Et tout cela au service du sens, car ces œuvres dénoncent de nombreux abus de la société de consommation.

Document 4

C'est exactement ce que nous attendions de la part du gouvernement. Je me réjouis de cette nouvelle loi sur le télétravail, car elle va permettre de faciliter sa mise en place au quotidien, avec un meilleur contrôle du nombre d'heures effectuées. C'est positif aussi bien pour le salarié que pour l'employeur.

Document 5

Le projet de l'association « SOS animaux » n'a finalement pas pu être réalisé. C'est vraiment dommage. Je m'attendais à plus de détermination de la part de son président, car je l'ai rencontré personnellement, et il m'avait assuré que l'ouverture de ce centre d'accueil pour chiens abandonnés était imminente.



07 Activité 5-4

Document 1

En ce qui concerne la mise en place de quotas de femmes dans les institutions, il faut bien peser le pour et le contre. On ne peut pas appliquer bêtement une mesure sans analyser correctement chaque contexte. L'efficacité des quotas dépend de nombreux facteurs.

Document 2

Alors, dans son dernier livre, le docteur Martin Dupuis, spécialiste de l'alimentation, se montre très négatif en ce qui concerne l'alimentation biologique. Il accuse la filière bio de profiter de la naïveté des consommateurs : selon lui, le bio est rarement 100 % bio.

Document 3

Pascal Penot, je suis ravie de vous recevoir ce matin à l'occasion de la sortie de votre formidable documentaire *Musique, maestro !*, qui nous fait découvrir une profession que l'on connaît peu : celle de chef d'orchestre. Vous nous proposez quatre portraits émouvants de grands maîtres à travers le monde, et c'est vraiment passionnant de les suivre dans leur quotidien.



08 Activité 6

Le contact avec les animaux est-il bénéfique pour l'homme ? Oui, c'est prouvé. Pour les personnes seules, notamment les personnes âgées, l'animal de compagnie apporte une présence extraordinairement rassurante et permet de créer un lien profond, d'affection, un vrai échange. Vous avez sûrement dans votre entourage un voisin retraité ou une grand-mère qui partagent ces sentiments avec leur chien ou leur chat. Et ce lien entre les animaux et les humains passe d'abord par le regard. Une enquête japonaise a montré récemment que lorsqu'un chien et son maître se regardent, leurs taux d'ocytocine (l'hormone de l'attachement et du bonheur) augmentent de façon significative.



09 Activité 7

Le bruit est partout dans notre vie quotidienne : trafic aérien, problème de voisinage, moteur de voiture ou de moto, appareils ménagers, sirène de police ou d'ambulance, téléphones portables qui sonnent et qui bipent... Selon des études récentes, notre environnement sonore ne respecte pas les niveaux de tolérance définis par l'Organisation mondiale de la santé. Chaque année en Europe, environ 10 000 décès prématurés seraient liés à la pollution sonore. Non seulement cette pollution provoque un stress chronique dans notre organisme, mais elle affecte aussi le bon fonctionnement de notre cerveau. Le bruit l'empêche de se régénérer correctement. Il est donc essentiel de préserver des moments de silence pour lui permettre de mieux fonctionner.

Partie A. Comprendre les informations essentielles d'un document radiophonique



10 Activités B, C et F

Journaliste : Selon une étude récente portant sur 10 000 jeunes de pays de divers continents, 75 % des 16-25 ans ont très peur de l'avenir ! Ils pensent que les humains sont condamnés. Ils sont stressés par la pollution de la planète, la disparition des espèces et le réchauffement climatique. Ils ont le sentiment de ne jamais être écoutés, mais ils savent qu'ils devront faire face à une crise climatique toute leur vie. Ils en perdent le sommeil. On les appelle les « éco-anxieux ».

Si les jeunes se sentent davantage concernés par le changement climatique que les adultes, c'est qu'ils sont plus nombreux à partager leurs craintes sur les réseaux sociaux. Les plus jeunes reçoivent beaucoup d'informations dramatiques en masse. Il y a une prise de conscience collective beaucoup plus violente que

chez leurs aînés qui ont entendu parler du réchauffement climatique depuis de nombreuses années.

Tous les adultes ne réagissent pas de la même façon. Les parents les plus conscients du changement climatique ont le sentiment de ne pas pouvoir faire grand-chose face à cette question. Certains ont tendance à compter sur les jeunes. Lucile, étudiante, le confirme : **Lucile** : « La société n'arrête pas de répéter que c'est notre génération, celle des "jeunes", qui pourra conduire au changement et sauver la planète. C'est une manière de faire porter la responsabilité sur nos épaules et cela fait peser un poids énorme sur nous. »

Journaliste : D'autres adultes, au contraire, pensent que les jeunes exagèrent et peuvent aussi se moquer d'eux. On entend parfois dire :

Femme : « Les jeunes se disent écolos, mais ils sont connectés, ils ont des téléphones portables et des ordinateurs. Ils aiment la mode, et consomment. Et en même temps, ils font la grève dans les écoles une fois par semaine ou la grève de la faim devant le parlement dans certains pays avec l'espoir que cela fasse le tour des médias. »

Journaliste : Les adultes ne comprennent pas les actions que leurs enfants mènent pour se faire entendre. Certains parents sont bénévoles pour des associations écologistes et trouvent déplorable qu'il y ait si peu de jeunes parmi eux. La sociologue Émilie Gercourt explique que la grève de la faim est une manière pour les jeunes de relancer le débat public.

Émilie Gercourt : « Cela montre à quel point c'est un sujet très préoccupant pour eux. Ils n'ont pas non plus la même manière d'agir. Il y a un fossé entre la génération des parents et celle des 16-25 ans. »

Journaliste : Elle rappelle que le réchauffement climatique est une problématique globale et que cela ne peut pas être résolu de manière individuelle.

Émilie Gercourt : « Si on veut combattre le réchauffement climatique, il est indispensable de se sentir responsable. Il ne faut donc pas voir l'éco-anxiété uniquement comme un problème mais aussi comme un moteur pour changer les choses. Ce sentiment conduit les gens à adhérer à certaines valeurs. Ils vont prendre position dans le débat public, se rassembler et forcer les entreprises et les partis politiques à agir. »

Journaliste : Certains jeunes sont très critiques sur la manière dont la société en général pose le débat. Thomas, 20 ans, étudiant et membre de l'organisation « la Jeunesse pour le climat » a l'impression qu'en classe il n'apprend rien qui l'aidera à agir pour la planète. « *J'ai plus appris avec d'autres personnes qui ne sont pas des universitaires, par exemple avec des marchands de fruits et légumes sur les marchés.* » Quand on lui demande s'il se voit avoir des enfants plus tard, il répond qu'il n'arrive pas à se projeter dans l'avenir. « *Les entreprises et les hommes politiques*

prennent peu d'initiatives pour que ça change. La clé est quand même dans le camp politique. »

D'après « Ils jugent le futur effrayant : ces jeunes victimes d'anxiété », Le téléphone sonne, www.franceinter.fr



11 Activité 2

Journaliste : Elles sont deux jeunes femmes de 28 ans qui ont eu un rêve un peu fou. Marion enseignait dans un collège pour élèves en difficulté, Manon travaillait dans une maison d'édition et était spécialiste de manuels scolaires. Elles ont beaucoup en commun : leur intérêt pour l'éducation des enfants, leur goût de la lecture, et l'amour de la mer car elles ont grandi au bord de l'océan en Bretagne, près de Saint-Malo. Elles rêvaient depuis longtemps de faire le tour du monde à la voile. Mais elles ne souhaitaient pas simplement voyager pour le plaisir. Elles voulaient donner un sens à leur voyage. Mais comment ?

Elles ont acheté un bateau à voile qu'elles ont appelé *Kannjawou*, ce qui, dans la langue d'Haïti, signifie « la fête », mais aussi « le partage ». Pourquoi le partage ? Car elles veulent donner la possibilité d'avoir accès à la culture à ceux qui vivent dans des régions qu'on peut seulement atteindre par bateau.

Elles ont créé leur association « Kannjawou, le voilier-bibliothèque » pour lutter contre les inégalités d'accès à la culture dans les zones isolées. Elles ont pris contact avec « Bibliothèque sans frontières », une organisation non gouvernementale qui permet l'accès à l'éducation, à la culture et à l'information. Cette organisation transmet en 25 langues du matériel éducatif aux populations en difficulté pour les aider à atteindre des objectifs indispensables dans le monde d'aujourd'hui : apprendre à lire et écrire, à savoir se servir d'Internet, à rechercher un emploi, etc.

« Bibliothèque sans frontières » a imaginé des petites bibliothèques numériques, appelées « KoomBooks ». Elles sont de la taille d'un livre et donc faciles à transporter. Elles fonctionnent sans connexion à Internet et peuvent diffuser le savoir et l'information même dans les zones les plus reculées. Le KoomBook est équipé d'un point Wifi sur lequel les utilisateurs peuvent se connecter à l'aide d'un smartphone, d'une tablette ou d'un ordinateur pour avoir accès à des milliers de contenus éducatifs, culturels ou de formation. Il diffuse du contenu sous la forme de textes, de vidéos, de cours en ligne ou d'objets multimédia et permet plus de trente connexions simultanées. En plus du KoomBook, Bibliothèque sans frontières propose une vingtaine de tablettes et un appareil pour montrer des films et des documents.

Marion et Manon emporteront sur leur voilier ces mini bibliothèques numériques, d'où le nom de voilier-bibliothèque. Elles formeront ensuite les populations

locales à leur utilisation pour qu'elles puissent s'en servir toutes seules.

Le voyage les mènera de Saint-Malo en Haïti en descendant le long des côtes espagnoles et africaines jusqu'au Sénégal. Leur première mission aura lieu dans la région du Sine Saloum, au sud du Sénégal et au nord de la Gambie. C'est un lieu que même les meilleurs marins trouvent difficile à atteindre en bateau. Elles traverseront ensuite l'Atlantique du Cap-Vert jusqu'au Brésil avant de rejoindre une petite île au sud de Haïti de 15 000 habitants, l'Île-à-Vaches. Après cela, elles décideront si elles rentrent en France ou si elles continuent leur voyage dans le Pacifique, si elles pensent avoir réussi leurs deux missions.

Par ailleurs, Marion et Manon souhaitent aussi partager cette expérience avec des élèves français et des élèves des différents pays où elles s'arrêteront pour mettre en place un réseau éducatif autour du *Kannjawou*. Elles espèrent que ces élèves suivront leur voyage avec leurs professeurs et qu'ils comprendront l'importance de l'accès à la culture et à l'éducation. Elles espèrent aussi mettre en contact les élèves de pays différents pour qu'ils correspondent entre eux, indépendamment du projet.

Marion et Manon ont l'appui de Clarisse Crémer, championne de course à la voile :

Clarisse Crémer : C'est un chouette projet, un peu fou mais souvent les projets un peu fous peuvent amener à de grandes choses. J'ai plein de confiance en elles et je pense qu'elles vont arriver à faire de très belles choses. Il va y avoir des hauts et des bas et à la fin elles en sortiront bien grandies. Bon vent pour cette belle expérience !

D'après www.bibliosansfrontieres.org



12 Activité 3

Journaliste : Aujourd'hui, nous allons vous raconter l'histoire d'une femme extraordinaire, Dorine Bourneton. Lorsqu'elle était adolescente, Dorine Bourneton est montée dans un avion de tourisme alors que la météo était mauvaise. L'avion s'est écrasé en Auvergne, une région du centre de la France. Elle a été la seule à sortir vivante de cet accident, mais elle a perdu l'usage de ses jambes. Voici son témoignage.

Dorine Bourneton : « Après mon accident à 16 ans, j'ai compris qu'on allait me réduire à mon handicap toute ma vie, me réduire à ce qu'on voit de moi, le fauteuil roulant. On m'a même dit : "ton avenir est tout tracé, ce sera les allocations familiales, le canapé et la télé". Moi je n'avais pas changé, j'étais restée la même personne, la même Dorine, celle d'avant l'accident. Celle qui voulait être pilote, qui avait des rêves et envie de faire plein de choses. J'ai transformé la colère en lutte. J'ai décidé de reprendre ma vie en main et d'apprendre à piloter un avion de toutes façons ».

Journaliste : Trois ans après son accident, Dorine Bourneton obtient son diplôme de pilote privé puis, après plusieurs années d'expérience, elle se tourne vers la voltige aérienne, c'est-à-dire qu'elle dessine des figures géométriques dans le ciel avec son avion. Elle est ainsi la première femme en situation de handicap au monde à devenir pilote de voltige. Elle se met aussi à écrire.

Dorine Bourneton : « Après l'accident, je n'avais pas les mots pour dire combien j'avais mal. Je souffrais beaucoup de ça. Ma pensée n'était pas claire. Comment guérir quand vous ne pouvez pas nommer votre mal ? »

Journaliste : Dans son livre, *Au-dessus des nuages*, elle explique que sa passion pour l'aviation est plus forte que tout, même si cela l'a conduite à être en fauteuil roulant. Écoutons-la.

Dorine Bourneton : « Mon père était chauffeur de taxi. Il passait son temps sur les routes. Il était surtout passionné d'aviation et avait toujours rêvé d'être pilote, mais il n'en avait pas eu la possibilité. Un jour, il s'est inscrit à l'aéroclub d'Auvergne, juste à côté de Clermont-Ferrand. Mon frère n'a pas souhaité aller avec lui. J'ai proposé d'y aller à sa place : "Moi j'en suis capable !" »

Journaliste : Quand elle était petite, son père lui racontait l'histoire des premiers pilotes d'avion qui transportaient le courrier vers l'Espagne, le Maroc, le Sénégal. Ces pilotes ont été des modèles pour elle.

Dorine Bourneton : « Je voulais aller là où personne n'était jamais allé. C'est le rêve de tous les enfants, mais je sais aujourd'hui que cette envie a été nourrie par les mots de mon père. »

Journaliste : Dorine Bourneton prend des cours et arrive à piloter seule à l'âge de 15 ans. Le livre *Au-dessus des nuages* a été adapté en téléfilm. Celui-ci montre que, pour être une femme comme les autres, Dorine Bourneton doit surmonter des obstacles : pour avoir des rendez-vous amoureux ou trouver un emploi à la naissance de sa fille Lili. Puis son divorce l'oblige à démontrer qu'elle est une bonne mère, malgré son handicap et sa passion pour le vol. Dorine Bourneton se bat pour faire évoluer le regard que nous portons sur le handicap. C'est en partie grâce à elle que la licence professionnelle de pilote est ouverte aux personnes en situation de handicap.

Dorine Bourneton : « J'espère qu'*Au-dessus des nuages* va faire évoluer le regard des gens. Le handicap fait peur, et l'objectif de ce film c'est de montrer qu'on est pareil même si la vie est parfois plus difficile pour les personnes en fauteuil. »

Journaliste : Dorine Bourneton travaille aujourd'hui pour une banque et s'occupe de la mission handicap. Mais son engagement ne s'arrête pas là. Elle a été élue conseillère municipale en mai dernier.

Dorine Bourneton : « Le maire de Boulogne-Billancourt est venu me chercher pour me proposer d'agir à ses côtés. J'ai donné ma réponse l'après-midi même. Le maire ne me voit pas comme une personne handicapée. Je ne m'occupe pas des personnes handicapées. Je suis responsable du quartier Rive-de-Seine. Pendant longtemps, j'ai été la personne assise qui regarde les gens et qui demande de l'aide. Aujourd'hui, je pose la question : comment puis-je vous aider ? Quand je peux résoudre un problème, j'en suis très heureuse. Je veux être celle qui apporte des solutions ».

D'après Emmanuelle Hunzinger, « Paraplégique et pilote de voltige, la vie de Dorine Bourneton racontée dans le téléfilm *Au-dessus des nuages* », www.france3-regions.francetvinfo.fr



13 **Activité 4**

Journaliste : « Erasmus », c'est un nom qui fait rêver les jeunes qui ont eu la chance de partir à l'étranger pour faire leurs études le temps d'une année universitaire et ceux qui espèrent le faire un jour. Mais si on connaît bien ce programme, il existe un autre programme de la Commission européenne appelé « Erasmus plus », pour l'éducation, la formation, la jeunesse et le sport. Plusieurs de ses actions visent à inclure les personnes en difficulté dans la société, notamment les personnes qui ne savent ni lire, ni écrire, ou les personnes en situation de handicap... Dans cette émission, nous allons vous présenter l'un de ces projets qui s'est développé avec l'aide d'Erasmus plus et qui vise à donner accès à l'art au plus grand nombre.

Alors, on sait qu'il est souvent difficile pour des personnes en fauteuil roulant d'entrer dans des musées, mais on ignore généralement que les personnes ayant des difficultés de lecture ou d'apprentissage, ou des difficultés pour voir ou entendre, ont peu accès à l'art. Il existe un projet, appelé « *Team of Art* » qui propose des solutions. Une agence numérique, Les Apprimeurs, en a eu l'initiative. La présidente, Julie Guillemot, nous en parle.

Julie Guillemot : Avec une amie, nous avons ouvert une petite maison d'édition numérique. Nous produisons des livres électroniques interactifs. Nous nous intéressons déjà aux publics ayant des difficultés en lecture. Il est plus facile de remédier à ces difficultés avec des livres électroniques qu'avec des livres en papier. On peut, par exemple, grossir la taille des lettres ou changer la couleur de la page pour ceux qui voient mieux les lettres sur un fond de couleur autre que le blanc. Et puis nous nous sommes aussi intéressées à l'image, et donc à l'art. Savoir interpréter un tableau est aussi important que savoir lire ou écrire. Nous avons regardé ce qui se faisait dans d'autres pays pour partager notre savoir-faire. Et nous nous sommes rapprochées d'autres organismes qui travaillaient sur l'accès à l'image en Belgique, en

Bulgarie, en Espagne, en Grèce, et en Italie et c'est ainsi qu'est né le projet « *Team of Art* ». Dans les musées, le visiteur peut se retrouver devant des images très difficiles à comprendre. Nous nous sommes demandés comment travailler sur cette question. Sur notre site Internet, nous avons eu l'idée de montrer l'image en plusieurs fractions. Plutôt que de montrer le tableau en entier, ce qui pourrait perdre le regard du lecteur, on lui fait suivre un parcours à l'aide de zooms pour l'amener à mieux percevoir le tableau ou la sculpture à la fin de cette promenade visuelle.

Journaliste : Le site Internet de « *Team of Art* », en six langues, va mettre en valeur cent-vingt tableaux européens appartenant à différents mouvements artistiques et à différentes périodes. Des dossiers pédagogiques permettront d'en apprendre plus sur la culture de l'artiste et de son pays, et sur les messages politiques ou idéologiques que l'artiste a cherché à transmettre.

Ces dernières années, l'inclusion a été l'une des priorités du secteur culturel. Mais il reste encore beaucoup à faire, en particulier dans les musées où les parcours sont généralement conçus pour les visiteurs ordinaires, souvent faute de contacts avec le monde des handicapés. Claire Lumbroso, spécialiste de la question, nous en parle.

Claire Lumbroso : Il faut faire attention à la hauteur d'accrochage des tableaux. Dans la plupart des cas, ils sont accrochés à hauteur des yeux d'un visiteur debout. Les textes explicatifs sont souvent aussi trop hauts pour une personne en fauteuil roulant ou bien ils sont trop difficiles à comprendre pour quelqu'un qui n'est pas habitué aux expositions ou quelqu'un qui n'a pas eu la chance de faire une scolarité complète. Il faut que les explications soient dans un langage simple et facile à lire, sinon c'est décourageant.

Journaliste : Julie Guillemot reconnaît que sans Erasmus plus, le projet n'aurait pas vu le jour.

Julie Guillemot : Tout ce travail est un travail de service public. Ce sont des projets pour lesquels il est très difficile de trouver un soutien financier car ils n'offrent pas d'intérêt sur le plan économique. Erasmus plus nous donne cet appui financier et ne cherche pas à contrôler notre travail. Ils n'interviennent pas sur la ligne éditoriale du projet. Le fait de travailler avec des partenaires de différents pays nous permet d'échanger les bonnes pratiques. L'échange de connaissances d'un pays à l'autre est comme un jeu de ping-pong. Nous apprenons tous les uns des autres.

D'après www.lesapprimeurs.com/team-of-art



14 **Activité 5**

Journaliste : Marie-Rose Moro, psychiatre pour enfants et adolescents, dirige depuis 2008 la Maison de Solenn à Paris, qui prend en charge des adolescents

mal dans leur peau. En tant que fille d'immigrés espagnols, elle s'intéresse particulièrement aux enfants de migrants qui trouvent difficile de s'adapter à leur pays d'accueil. Expliquez-nous votre parcours.

Marie-Rose Moro : J'ai grandi dans un petit village de l'Est de la France. J'étais bébé lorsque mes parents ont quitté l'Espagne. Comme nous vivions dans une communauté d'Espagnols, jusqu'à l'âge de 6 ans, je parlais surtout espagnol. C'est à l'école que j'ai appris, comme disaient mes petits camarades, le « français de la maîtresse » : les autres enfants parlaient dans un langage plus populaire et moi dans un français plus... correct.

Journaliste : Étiez-vous bonne élève ?

Marie-Rose Moro : Oui, toujours la première de la classe. Mon père ne me laissait pas trop le choix ! Je n'aurais pas pu rentrer chez moi et lui dire que j'étais deuxième.

Journaliste : Votre intérêt pour la médecine vous est-il venu dès le lycée ?

Marie-Rose Moro : Pas vraiment. Mon père a quitté l'Espagne avec l'idée qu'immigrer, c'était une manière pour lui et sa famille de retrouver la liberté, mais aussi d'avoir accès à la connaissance. À ses yeux, le métier qui caractérisait le plus le savoir, c'était celui de médecin. C'est donc la profession qu'il a envisagée pour moi, sa fille aînée. Mais dans notre village, personne n'avait jamais eu le Bac. Alors, je n'ai pas tout de suite imaginé que je serais médecin. En terminale, je me suis passionnée pour la philosophie. Après le baccalauréat, j'ai donc choisi de faire un double parcours. J'ai commencé par la médecine comme le voulait mon père. J'ai débuté une licence de philosophie, après avoir obtenu le concours de première année de médecine.

Journaliste : Cette vie d'étudiante en médecine vous plaisait-elle ?

Marie-Rose Moro : J'apprenais facilement, ce n'était pas éprouvant. Par contre, ce qui a été dur, c'était de quitter ma famille alors que je n'avais pas 18 ans. En tant qu'espagnole, je ne pouvais pas être boursière et mes parents avaient peu d'argent. J'ai dû travailler pendant mes études pour vivre. Mais j'ai eu la chance de trouver un travail extraordinaire : accueillir les étudiants de langue espagnole.

Journaliste : Pourquoi avez-vous choisi de devenir psychiatre des enfants et des adolescents ?

Marie-Rose Moro : À la fin de mes études, un grand pédopsychiatre m'a conseillé de partir à Paris qui offrait beaucoup plus de possibilités. Il a écrit une lettre à son ami psychiatre, Serge Lebovici, pour qu'il me forme. S'il ne m'avait pas poussée à me rendre à Paris, je ne sais pas si j'en aurais été capable seule.

Journaliste : Vous avez eu un choc en arrivant dans un hôpital de banlieue...

Marie-Rose Moro : Oui, j'ai découvert un monde que je ne connaissais pas du tout : celui de la banlieue. Quand je suis arrivée à Bobigny, où travaillait Serge Lebovici, j'ai été révoltée par les idées qu'il y avait sur les patients issus de l'immigration dans certains services. Je me disais qu'il fallait absolument inventer une façon de faire de la psychiatrie qui mette en valeur les compétences de ces patients, ce qu'on appelle maintenant « la psychiatrie transculturelle ». En parallèle de ma formation de psychiatre et de psychanalyste, je me suis donc formée à comprendre les sociétés et les cultures des autres pays. À l'issue de ce triple parcours, je suis devenue pédopsychiatre et j'ai débuté mes consultations transculturelles, destinées aux enfants de migrants.

Journaliste : C'est donc votre histoire personnelle qui vous a poussée dans cette voie...

Marie-Rose Moro : Exactement. Je suis une enfant de migrants, mais surtout j'ai vite remarqué que j'avais eu plus de chance que ces enfants de migrants de Bobigny. Tout au long de ma vie, j'ai rencontré des personnes qui m'ont poussée à faire des choses que je n'avais pas envisagées moi-même. Alors que ces migrants, que je voyais à Bobigny, étaient vraiment dans des positions difficiles. Et pourtant, je ne voyais pas de différence entre eux et moi. Cela m'était insupportable. Mon histoire personnelle m'a obligée à agir, pas parce que j'avais vécu la même chose qu'eux, mais parce que je pensais avoir vécu des choses plus faciles qu'eux.

D'après Marie-Rose Moro, pédopsychiatre,
« Dans mon village des Ardennes, personne n'avait eu le Bac », *Le Monde*, 8 avril 2021



15 Activité 6

Journaliste : La blessure rappelle la fragilité du corps humain, même celle des champions qui nous apparaissent comme des demi-dieux. Face aux limites du corps, nous ne sommes presque rien. Cela peut sembler déprimant. Mais c'est aussi une source d'espoir parce que l'histoire de la blessure raconte à chaque fois comment on s'en relève. C'est toujours une histoire de patience. Mon invitée d'aujourd'hui, Dorothée Gilbert, a su se relever de ses blessures. Elle est danseuse étoile de l'Opéra de Paris. Dans son livre *Étoile(s)*, elle raconte son parcours. Dorothée Gilbert, bonjour !

Dorothée Gilbert : Bonjour !

Journaliste : Comment est-ce qu'on se remet d'une blessure ?

Dorothée Gilbert : Il faut de la patience. Il faut accepter que le corps se blesse alors que la tête ne voudrait pas s'arrêter. Elle voudrait continuer de danser alors que le corps lui dit qu'il faut se reposer.

Journaliste : Dans l'introduction de votre livre, vous racontez une histoire terrible qui aurait pu mettre fin à votre carrière, que s'est-il passé ?

Dorothée Gilbert : Je répétais un spectacle avec beaucoup de sauts. Et je sentais une douleur au pied, j'avais du mal à relever la jambe. Puis finalement je suis rentrée chez moi, j'ai mis de la glace et je me suis dit ça ira mieux demain. Le lendemain, quand j'ai mis le pied par terre, j'avais terriblement mal. Je suis allée voir mon médecin du sport et on a découvert que j'avais une fracture au pied. Il ne s'est pas vraiment guéri, j'ai toujours le trou dans le pied. L'os a pris une nouvelle forme.

Journaliste : Est-ce que cette blessure vous a servi ?

Dorothée Gilbert : Elle m'a servi dans ma vie de femme. C'est-à-dire que, depuis l'âge de 10 ans, j'étais comme un train lancé à grande vitesse vers mon but : devenir danseuse étoile. Je travaillais pour ça, je ne vivais que pour ça. Cette blessure m'a obligée à m'arrêter et à voir ce qui se passait autour. Et on se rend compte qu'il n'y a pas que la danse, que la vie en général est tout aussi importante et que c'est important de construire des choses autour de la danse. Parce que quand la danse s'arrête, il faut que notre vie soit riche quand même.

Journaliste : Un danseur blessé est-il protégé par l'Opéra ?

Dorothée Gilbert : On est protégé dans le sens où si on est blessé, c'est un accident du travail. On est quand même payé. Quand j'étais jeune et que je suis rentrée dans la compagnie, on n'avait pas tout cet entourage de médecins du sport, toutes ces facilités pour avoir des rendez-vous pour passer des examens. Avant quand j'étais jeune, on était obligé d'aller aux quatre coins de Paris, pour prendre rendez-vous avec un médecin du sport, puis aller ailleurs pour passer les examens deux jours après. C'était beaucoup plus long. Maintenant on est beaucoup mieux pris en charge.

Journaliste : Au départ vous dites dans votre livre que vous manquez de souplesse, que vous avez d'autres difficultés. En quoi ces manques vous ont-ils permis d'en arriver là où vous en êtes aujourd'hui ?

Dorothée Gilbert : Mes faiblesses m'ont donné envie de travailler énormément. Et c'est ce qui fait que je suis étoile aujourd'hui. Dès le plus jeune âge, j'ai compris à 10 ans, quand j'ai présenté le concours de l'école de danse et que je n'ai pas été reçue qu'il fallait que je travaille. Je ne m'imaginai pas que le concours était si dur. Il me manquait la souplesse, certains gestes techniques. Mais en travaillant, j'arrivais à faire des progrès. Et j'ai réussi le concours la deuxième fois. Donc je me suis dit qu'avec le travail, je pouvais arriver à tout, et c'est ce qui m'a aidée à tenir pendant tout mon parcours.

Journaliste : Dans votre livre, vous notez que la jeune génération a du mal à concevoir que bien danser demande du temps. Comment l'expliquez-vous ? C'est l'époque ?

Dorothée Gilbert : Oui, c'est l'époque. La société va tellement vite maintenant. On peut avoir une information en trente secondes sur Internet. Tout est très rapide. On peut être star en très peu de temps en passant à la télévision dans certaines émissions. Et je pense qu'on perd aussi l'idée qu'il peut y avoir d'autres chemins pour arriver à ce qu'on souhaite.

Journaliste : Vous dites aussi dans votre livre que vous avez compris que le corps avait une mémoire ?

Dorothée Gilbert : On le ressent surtout quand on reprend des ballets qu'on a déjà dansés, c'est-à-dire des ballets qu'on a dansés trois ans auparavant et que le corps danse tout seul. La tête ne se souvient pas de chaque mouvement, mais quand on met la musique, le corps fait les mouvements tout seul.

D'après « Dorothée Gilbert au firmament », www.franceinter.fr



16 **Activité 7**

Journaliste : Aujourd'hui, notre invitée est la philosophe Joëlle Zask. Selon elle, il faudrait repenser la ville pour permettre aux hommes et aux animaux sauvages d'y vivre côte à côte en paix. Bonjour Joëlle Zask !

Joëlle Zask : Bonjour !

Journaliste : Votre hypothèse de départ est qu'il y a, et qu'il y aura à l'avenir, de plus en plus d'animaux sauvages dans les villes.

Joëlle Zask : Il y a une telle opposition entre la ville et la nature qu'on ne voit pas ce qu'il y a de sauvage dans les villes. Le monde animal y est comme invisible. Il y a aussi un phénomène qui est que les animaux ne trouvent plus ce qui est nécessaire à leur cycle de vie dans la nature. Comme, en parallèle, les villes deviennent de plus en plus vertes, les animaux se dirigent vers elles. La destruction des milieux naturels pousse certaines espèces vers les milieux urbains.

Journaliste : Ne faut-il pas en premier lieu protéger la nature pour que les animaux sauvages n'aient pas à venir en ville ?

Joëlle Zask : Avoir conscience que les activités humaines sont responsables de la destruction de la nature pousse vers l'envie de revenir à ce qui existait avant. Certes, ce serait mieux que les animaux puissent rester au fond des bois, mais ce ne sera pas possible. Il y a alors deux questions qui se posent : comment repenser la ville pour permettre aux animaux qui sont là d'y vivre aux côtés de l'homme alors qu'ils risquent d'être porteurs de virus ? Et n'est-ce pas précisément par les villes qu'il faut commencer à traiter la question écologique ?

Journaliste : Comment alors repenser la ville pour vivre avec les animaux sauvages ?

Joëlle Zask : L'idée que chaque animal a droit à la vie pose problème. En Californie, des bébés lions de mer sont laissés à eux-mêmes sur les plages parce que leurs parents doivent pêcher de plus en plus loin. Certaines personnes se sont mises à les nourrir. Résultat, ces lions de mer sont tellement nombreux qu'ils ont chassé tous les autres animaux marins. Et ils sont si bruyants et sentent si mauvais qu'on leur réserve maintenant des plages !

Journaliste : Il n'aurait donc pas fallu les nourrir ?

Joëlle Zask : Ce qui est déterminant pour les populations animales, c'est la quantité de nourriture disponible. Tant que les gens nourriront des animaux, ou que ceux-ci pourront manger dans les poubelles, il y aura des surpopulations d'espèces impossibles à gérer. Cacher la nourriture est le conseil numéro un en Amérique du Nord ! Il faut mettre en place des poubelles que les animaux ne peuvent pas ouvrir, et arrêter de nourrir les animaux...

Journaliste : Y a-t-il d'autres idées simples à adopter ?

Joëlle Zask : De plus en plus de gens demandent de réduire ou même supprimer les lumières qui éclairent les villes la nuit. La pollution lumineuse a un impact négatif sur le cycle jour-nuit et sur le comportement des insectes et des animaux. On peut aussi planter plus d'arbres pour accueillir les insectes dont se nourrissent les oiseaux...

Journaliste : Est-ce que les villes réfléchissent au sujet ?

Joëlle Zask : On a beaucoup de retard dans la réflexion sur la place des animaux dans l'espace urbain. Si on repensait la ville à la lumière de la présence des animaux sauvages, on pourrait développer un sens écologique chez tous. Cela nous permettrait de redécouvrir à quel point la connexion avec la nature est essentielle pour le bien-être et même pour la santé mentale.

Journaliste : L'humanité et l'animalité ont-elles déjà cohabité dans l'histoire ?

Joëlle Zask : L'exclusion de tout ce qui concerne la vie animale en dehors de la ville est quelque chose qui remonte à plusieurs siècles. La construction de la ville s'est développée contre l'animalité. L'animalité, c'est le contraire de la civilisation. Mais il y a quand même des endroits où les animaux sont restés beaucoup plus nombreux qu'en Europe du Nord. En Inde, par exemple, certains sont sacrés.

Journaliste : On a du mal à coexister avec les loups et les ours dans les montagnes... Est-ce que coexister avec des animaux sauvages en ville est vraiment possible ?

Joëlle Zask : Cela sera compliqué mais aujourd'hui, dans le sud de la France, des associations écolo-

giques aident les éleveurs à installer des clôtures électriques mobiles contre les loups, ce qui permet aux bergers de garder leurs moutons. Cette entraide me semble importante. Il peut y avoir des conflits avec les animaux mais il y a surtout des conflits, très violents d'ailleurs, entre des groupes humains qui ont des visions de l'animal complètement différentes.

D'après Perrine Mouterde et Émeline Cazi,
Le Monde, 28 février 2021



17 Activité 8

Journaliste : Les podcasts ont du succès en France. Ces programmes audio ou vidéo qu'on peut télécharger sur Internet comptent de plus en plus d'auditeurs. Et tout le monde s'y met : les radios bien sûr, mais aussi des auteurs amateurs, et même la presse écrite ! Pierrick Fay, présentateur de *La Story*, le podcast du journal économique *Les Échos*, nous explique ce que le podcast apporte par rapport au journal.

Pierrick Fay : « Je me suis rendu compte que nos journalistes ne racontaient pas tout dans leurs articles parce qu'ils n'avaient pas la place. Ils devaient se concentrer sur l'essentiel. Et il y a beaucoup de choses dont ils ne pouvaient pas parler : certaines personnes qu'ils avaient rencontrées, ou des petites histoires amusantes... alors on a décidé que le podcast était un bon moyen de faire raconter à nos journalistes tout ce qu'ils savaient, et de raconter une histoire autour d'un thème d'actualité. Ce qu'on a constaté avec les podcasts, c'est qu'on pouvait toucher un nouveau public. On a un auditoire beaucoup plus jeune que celui du journal *Les Échos*. Plus de la moitié de nos auditeurs ont moins de 27 ans. On leur montre l'expertise qu'on peut avoir. On a un public un peu plus féminin aussi. »

Journaliste : Aujourd'hui, les podcasts font partie de notre quotidien mais les premiers qui ont rencontré une audience importante ne sont pas les grands médias. Ce sont plutôt des auteurs amateurs et des studios indépendants qui ont choisi de traiter de certains sujets de société. Jeanne Boëzec, productrice chez Studio Paradiso, nous raconte.

Jeanne Boëzec : « Les premiers à diffuser des podcasts étaient des personnes qu'on n'entendait pas ailleurs. Beaucoup d'études montrent clairement que dans les médias traditionnels, il y avait surtout des hommes et surtout des blancs. Comme les blogs et les réseaux sociaux auparavant, le podcast a permis à beaucoup d'autres de s'exprimer. Et la surprise a été que ça a marché ! »

Journaliste : Il y a eu une époque où on s'intéressait seulement aux phénomènes de masse, aux mouvements collectifs et sociaux. Maintenant l'intimité de la voix de celui qui parle, qui chante ou qui raconte fait le succès des podcasts. Il y a de plus en plus d'intérêt pour la parole de la personne, pour l'autobiographie,

pour l'individu. Le fait qu'on puisse écouter un podcast partout en fait aussi son succès. Écoutons Évelyne Cohen, spécialiste des médias.

Évelyne Cohen : Oui, vous pouvez l'écouter partout, dans le métro, dans un train, vous ne perdez pas de temps et vous n'allez pas gêner vos voisins. Ou vous pouvez faire autre chose en même temps... le ménage, la cuisine, etc. Les podcasts offrent un espace de liberté aussi par rapport à la radio : on n'a pas de grille de programmes... Les durées, les formats peuvent être totalement différents. Mais ce n'est pas toujours facile de se faire connaître. Ce n'est pas pour rien qu'il y a eu un directeur de Radio France qui a voulu créer un catalogue des podcasts ; une des difficultés dans ce monde du numérique, c'est de repérer les choses dans cette offre massive. On a du mal à s'y retrouver. Alors que si vous vous reportez aux grilles de programmes, vous pouvez choisir facilement ce qui vous intéresse. C'est surtout la question du repérage qui représente une difficulté pour l'essor d'un podcast.

Journaliste : Il faut aussi que ça marche sur le plan financier. Certains nouveaux venus n'ont pas pu continuer, car ils n'avaient pas suffisamment d'abonnés. Aujourd'hui, le modèle économique reste très classique pour un média : l'abonnement, la publicité. Ce qui mène de nombreux podcasts à mettre des publicités dans leur contenu, parfois prononcées par le présentateur !

D'après www.franceculture.fr

Partie B. Comprendre les informations essentielles d'un document radiophonique



18 Activités B et E

Journaliste : On l'a encore constaté lors de cette rentrée, il y a de plus en plus d'inscrits sur les bancs de l'université en Belgique, avec 11 % de croissance l'année dernière. Alors a priori c'est plutôt une bonne nouvelle, mais voilà, dans certaines facultés, on parle aujourd'hui de surpopulation. Faut-il donc instaurer des examens d'entrée, comme ça se fait déjà en médecine ou pour les études d'ingénieur civil ? On en débat avec Christophe Diaz, recteur de l'université de Liège, et Armelle Delplace, présidente d'une association d'étudiants dans cette même université. Armelle, tout d'abord, que pensez-vous de cette hausse de fréquentation ?

Armelle Delplace : C'est plutôt heureux, une société avec plus de diplômés, c'est une société qui se porte bien, parce que les jeunes vont se former à l'esprit critique. Il y a un vrai enjeu de démocratisation.

Journaliste : Et vous, Christophe Diaz ?

Christophe Diaz : Oui, en effet, je dois dire que quand on voit une progression, on est toujours très heureux ! Ça veut dire que quelque part les étudiants sont attirés par les programmes qu'on propose. Mais juste après, on se dit, oui, mais comment va-t-on faire pour gérer ce surnombre ? Car le nombre d'étudiants augmente, mais pas notre budget.

Journaliste : Mais est-ce que c'est juste une question de moyens ?

Christophe Diaz : Bon, c'est clair qu'il faut plus d'argent, mais ça ne se résume pas à ça, parce que le problème qu'on a aussi, c'est l'augmentation du taux d'abandon scolaire. Par exemple, avant, beaucoup d'étudiants abandonnaient en première année, et c'est normal, c'est souvent une année d'essai. Mais certains arrêtent leurs études après 4 ou 5 ans, ils sortent donc sans aucun diplôme et sans alternative, et on en voit de plus en plus !

Journaliste : Et donc une solution possible, même si elle crée souvent la polémique, c'est l'examen d'entrée à l'université.

Christophe Diaz : Je n'aime pas trop parler d'examen d'entrée, je ne suis pas convaincu par cette formule. Par contre, je pense qu'on doit réfléchir au fait que les étudiants n'arrivent pas avec le même niveau de préparation en première année, et donc qu'il leur faut un accompagnement. Je préfère parler de test d'orientation. À Liège, nous proposons déjà des tests juste après l'examen de fin de lycée, qui sont facultatifs, et on a constaté qu'au-dessous d'un certain niveau, les étudiants ne sont pas capables ensuite de réussir leurs études supérieures. C'est un outil très utile, qui n'est pas encore assez valorisé. Ce qui est bien, c'est qu'il pose la question de façon positive, et pas après que l'échec est arrivé.

Journaliste : Il y a donc un gaspillage de temps pour certains étudiants... Armelle Delplace, vous êtes favorable à ces tests d'orientation ou aux examens d'entrée ?

Armelle Delplace : Non, non, pas du tout ! Peu importe comment on veut appeler ce filtre, la sélection est un problème car elle renforce les inégalités socio-économiques, qui sont déjà assez fortes en Belgique, car oui, en effet, les étudiants arrivent avec des bagages culturels différents en fonction de leur milieu d'origine.

Christophe Diaz : Mais tout dépend de ce qu'on fait avec les résultats de ces tests. Si on les utilise pour fermer les portes à une partie des étudiants, ce n'est pas correct. Si, par contre, on pouvait proposer à ceux qui ne réussissent pas cet examen un cours de rattrapage, en quelque sorte, d'une durée de 6 mois ou un an, pour redonner les éléments qui manquent pour accéder à l'université, ce serait très intéressant

D'après Julie Morelle, Déclic, RTBF



19 Activité 2

Anne Delacroix : Stéphane Dunet, bonjour !

Stéphane Dunet : Bonjour Anne.

Anne Delacroix : Stéphane, il y a déjà de nombreuses années, vous avez créé la compagnie de théâtre « Peu importe », avec l'objectif d'aller à la rencontre du public de demain, autrement dit un public jeune.

Stéphane Dunet : Absolument. Dès le départ, notre démarche a été celle de nous rapprocher des jeunes, surtout de ceux qui ne viennent pas au théâtre, qui ne sont pas habitués aux codes de cet univers. On voulait créer des ponts entre notre monde, celui des artistes, et celui des jeunes. On pense toujours que les ados voient le théâtre comme quelque chose de classique, d'ennuyeux... mais tout dépend de la façon dont c'est présenté. Travailler sur des textes en classe, c'est intéressant, mais il ne faut pas oublier que ces textes ont été écrits pour être joués plus que pour être lus.

Anne Delacroix : Alors c'est très impressionnant de voir ce que votre compagnie a réussi à proposer aux collègues et aux lycées au fil des années. Vous êtes intervenus partout en France, dans 220 établissements scolaires, avec 32 000 élèves spectateurs, 6 700 élèves participants à ces spectacles.... Votre idée c'est surtout ça, d'inventer avec les jeunes du théâtre participatif.

Stéphane Dunet : Oui, on s'est demandé quelle pouvait être notre utilité dans le système scolaire. Et donc on a identifié nos atouts pour répondre à des situations de violence ou de mal-être de certains élèves. On se disait « comment on peut aider les élèves à se situer, à ne pas trop se perdre ? » Le théâtre participatif est une solution possible : il faut que les élèves soient actifs, qu'ils construisent leur expérience avec nous. C'est pourquoi nous offrons des séances de coaching pour chaque étape du processus de création : l'écriture, la mise en scène ou le jeu de comédien. Il est fondamental que chacun décide quel est le domaine, le rôle où il se sent le plus à l'aise.

Anne Delacroix : Alors, jusqu'à aujourd'hui, en 12 ans, vous n'avez eu que des retours positifs, et vous avez même reçu l'agrément officiel du ministère de l'Éducation nationale. Est-ce que vous pensez que la place du théâtre dans l'éducation, à l'école, est reconnue ?

Stéphane Dunet : Je ne crois pas que le théâtre ait encore la place qu'il mérite à l'école... j'aimerais, mais je ne le vois pas dans mon quotidien, dans la réalité. En revanche, je sais que de nombreux chercheurs se penchent justement sur l'utilité de l'art, et notamment du théâtre, dans l'enseignement. Le théâtre, c'est quand même un art qui met tout en mouvement, qui réunit la peinture, la voix, la mode, la danse.... c'est très complet ! Et les dernières recherches montrent les atouts du mouvement pour l'apprentissage. On ne peut plus considérer un élève comme une tête qui

pense ! Il faut le voir comme un corps, et nous avons créé des projets autour de la pédagogie en mouvement. Aujourd'hui, malheureusement, pour pouvoir mettre en œuvre des changements aussi importants, l'Éducation nationale a besoin de valider beaucoup d'études. Mais il y a une ouverture.

Anne Delacroix : On va suivre cette évolution ; vous proposez d'ailleurs des stages aux élèves, mais aussi aux enseignants.

Stéphane Dunet : Oui, c'est fondamental pour nous de former des enseignants aux techniques théâtrales. Quelques heures suffisent pour comprendre les grands principes et les apports pédagogiques du théâtre en classe. Il faut surtout que l'enseignant soit détendu, qu'il fasse confiance au groupe. Laisser le vide s'installer, laisser les fautes se faire et encourager les expérimentations, récupérer ce qui a marché plutôt que d'insister sur ce qui n'a pas fonctionné. Quand les élèves sentent qu'on est avec eux, qu'on croit en leurs capacités, ils vivent vraiment une expérience incroyable.

D'après Philippe Bertrand, « Solidarité jeunes : le journal des solutions », *France Inter*



20 Activité 3

Journaliste : Quelle est, en Suisse, la place de l'innovation à l'école ? Ce matin, on s'intéresse à l'apprentissage des langues. On parlera de méthodes innovantes en tentant de comprendre pourquoi parfois elles ont du mal à se faire une place dans notre système scolaire. On retrouve nos invités, Matteo Guérin, fondateur de la start-up Kokorolingua, qui propose justement une méthode originale, et Anne-Sophie Morelle, professeure de didactique à l'université de Zurich, qui me disait à l'instant que, malheureusement, on enseigne encore trop souvent les langues vivantes comme s'il s'agissait de langues mortes... expliquez-nous madame Morelle...

Anne-Sophie Morelle : En effet, je crois qu'il y a une grande différence entre les théories qu'on enseigne aux futurs professeurs dans leur formation initiale, où on dit qu'il faut valoriser la communication, et le poids de la réalité scolaire. En Suisse, dans la plupart des écoles, on retrouve des pratiques qui sont encore fondées sur la grammaire, l'apprentissage de listes de mots, la traduction, etc. Ce n'est vraiment pas moderne comme approche.

Journaliste : Même sentiment de votre côté, Matteo Guérin ?

Matteo Guérin : Oui, tout à fait. L'enfant a besoin d'apprendre sur le terrain, en vivant des expériences. La langue doit être un outil de dialogue avec l'autre. Le plaisir d'échanger, c'est ça qui devrait être au cœur de l'apprentissage, plus que la grammaire.

Journaliste : Et donc vous, vous développez avec

vosre application pour smartphone une méthode nouvelle, dès l'âge de 3 ans...

Matteo Guérin : Oui, ce qui est essentiel pour nous, c'est de proposer une exposition précoce aux langues, pour les tout-petits. On sait que l'enfant naît avec un potentiel extraordinaire d'apprentissage des langues étrangères, et que si ce potentiel n'est pas activé, il va se perdre. Le jeune enfant va parler avec beaucoup de liberté dans une autre langue, sans penser au jugement de l'autre s'il fait des erreurs. Plus tard, vers 8 ans, les enfants communiquent moins naturellement, sauf s'ils ont baigné dans un contexte plurilingue. Notre projet s'appuie également sur les neurosciences qui ont démontré qu'on mémorise beaucoup mieux si on apprend avec les émotions. C'est ce contexte-là qu'on a voulu créer. Concrètement, on a développé des vidéos, de 10 à 15 minutes seulement, pour limiter l'exposition aux écrans, des vidéos avec des enfants natifs qui font découvrir leur langue maternelle de façon ludique.

Journaliste : Donc c'est l'enseignement par les enfants pour les enfants ?

Matteo Guérin : Exactement. Car on le voit dans les classes où des enfants d'âges différents sont mélangés : des enfants de 6 ans peuvent transmettre des savoirs aux plus jeunes. La relation qui se développe est différente de celle avec un adulte. Et du coup, par exemple, pour apprendre à compter, on va compter des dinosaures parce qu'on adore les dinosaures ! Cet apport émotionnel permet de motiver l'enfant.

Journaliste : Alors Anne-Sophie Morelle, on pourrait envisager d'exploiter ce genre de méthode innovante à l'école publique ?

Anne-Sophie Morelle : Eh bien, j'imagine aussi que ce n'est pas seulement la vision de ces contenus qui fait progresser les enfants, mais le fait qu'ils le font avec les parents, avec qui ils interagissent. À l'école on n'a pas un adulte à côté de chaque enfant pour l'aider. Donc ce média-là ne me semble pas très adapté au monde scolaire. Il me semble qu'on a encore beaucoup de projets déjà validés à développer, y compris avec des nouvelles technologies, et qu'il n'est donc pas utile d'ajouter d'autres outils. Et puis, il y a d'abord des choses très simples à faire : par exemple, si chaque leçon d'allemand, d'anglais ou d'une autre langue était donnée dans la langue étudiée, à chaque fois, si donc l'enseignant ne parlait qu'en allemand ou qu'en anglais, le temps d'exposition à cette langue augmenterait considérablement.

D'après Tania Szapinar, Forum, RTS

gations et aux contrôles, mais également au jugement des autres. Alors on s'est posé cette question ce midi : « Faut-il supprimer les notes à l'école ? » Actuellement, dans les établissements français, on utilise une échelle de notation de 0 à 20, sauf dans certaines écoles alternatives, comme les écoles qui pratiquent la méthode Freinet, une vingtaine en France, où on ne met pas de notes et où on privilégie la coopération avec l'enseignant. À l'étranger, les systèmes sont très variés : au Québec, les élèves sont notés sur 100, au Danemark, les notes sont interdites à l'école primaire, et d'autres pays utilisent un barème alphabétique. Je vais commencer avec vous, Cyril Forel, notre chroniqueur éducation.

Cyril Forel : J'ai lu l'étude dont vous avez parlé qui dit que les notes altèrent l'estime de soi, angoissent les jeunes, les démotivent... Mais c'est l'apprentissage de la vie, l'école ! Si on doit supprimer tout ce qui est stressant, alors supprimons les dictées, les exercices, etc. En plus, les notes, c'est un très bon moyen d'identifier les enfants en difficulté pour ensuite savoir comment les aider. Alors supprimer les notes, je ne vois pas en quoi ça pourrait réduire l'échec scolaire.

Journaliste : Il y a d'autres systèmes, comme les codes couleur, pour savoir si l'enfant a acquis les compétences attendues.

Cyril Forel : Oui, à l'école primaire, mais on sait très bien que le noir c'est entre 0 et 5, le rouge entre 5 et 10, donc ça revient au même, sauf que c'est moins clair. On enlève simplement de la nuance à l'évaluation. La vie, c'est aussi la compétition ! Et la note peut, au contraire, être un facteur de motivation, comme dans le sport. L'enfant a fait un effort, il est récompensé et fier de son résultat.

Journaliste : Mais est-ce que l'école doit déjà être un lieu de compétition ? On peut se le demander. Alors, Mélanie Sicard, vous êtes professeure dans un collège, qu'en pensez-vous ?

Mélanie Sicard : Je suis tout à fait partisane de cette mesure, de l'élimination des notes chiffrées, en tout cas, avant le lycée. Je m'explique : on peut parfaitement vérifier l'acquisition des connaissances sans la notation. Ça a été fait à l'étranger, moi je mets beaucoup en avant les pays scandinaves qui ont supprimé le système de notation avant le lycée. L'idée est que la comparaison crée beaucoup de discrimination au sein d'une classe. Et, par ailleurs, beaucoup d'études ont démontré qu'on peut être un bon élève et avoir de mauvaises notes. Ce qui compte, c'est l'évaluation du travail de l'élève, et ça, ça ne passe pas que par la note. Il est indiscutable que l'élève a besoin d'un retour sur ce qu'il a fait, et ce retour n'est pas obligatoirement une note ! L'élève doit avoir un échange avec le professeur à ce sujet.

Journaliste : Oui mais les parents ? Ils ont besoin de notes pour situer leurs enfants !



21 Activité 4

Journaliste : À l'occasion de la journée du refus de l'échec scolaire, un sondage révèle qu'un collégien sur six dit ressentir un mal-être lié notamment aux interro-

Mélanie Sicard : Les parents ne sont pas exclus, par exemple, en France, à l'école primaire, vous avez ce fameux code couleur, qui permet d'évaluer des compétences, et de savoir sur quoi l'enfant doit s'améliorer. Depuis quelques années, il existe aussi en France des classes sans notes, environ 10 % des classes au collège. Et là, les parents vont regarder les contenus des devoirs, avec l'enfant, en parler avec lui, au lieu de simplement prendre connaissance d'une note sur l'application Pronote. Et ça, ça crée du lien, les parents comprennent beaucoup mieux les difficultés et les progrès de leur enfant.

D'après Estelle Denis, Estelle Midi, *RMC*



22 Activité 5

Le téléphone sonne !

Journaliste : Les entreprises ont de plus en plus de mal à recruter. Bien sûr, on parle salaire, mais pas uniquement. Les cadres, les employés de bureau entendent imposer désormais que les jours de télétravail soient ceux qu'ils ont choisis, ils veulent une qualité de vie au travail qu'ils n'avaient pas avant, pour pouvoir travailler à un rythme qui semble mieux leur convenir. Les employés non qualifiés ne veulent plus d'horaires de 8 heures à 11 heures le matin et puis de 18 heures à 22 heures le soir, avec un trou au milieu. Dans notre studio, Béatrice Ballot, cheffe d'entreprise, et bien sûr, vos témoins, avec notre premier auditeur, Frédéric, bienvenu.

Frédéric : Merci, bonsoir.

Journaliste : Vous travaillez en cabinet de recrutement.

Frédéric : Oui, c'est ça. C'est vrai qu'on a des difficultés pour trouver des candidats, mais aussi pour trouver des entreprises qui acceptent de faire des efforts pour séduire le candidat, pour lui donner des avantages concrets.

Journaliste : Alors, qu'en pensez-vous Béatrice Ballot ? Ce qui est nouveau ici, c'est qu'il se crée une sorte de négociation entre le futur employeur et le candidat.

Béatrice Ballot : Oui, enfin, pas tout à fait. Je suis peut-être une rêveuse, mais je pense qu'on peut plutôt parler d'une rencontre entre deux individus, avec une envie ou pas de travailler ensemble. Après, c'est vrai qu'on doit créer cette envie, et les entreprises doivent, pour la plupart, s'améliorer. Je crois que ça passe surtout par le bien-être des employés qui travaillent déjà pour l'entreprise, puisque quand on est content de son contexte de travail, on le dit, ça se sait, et ça, c'est la meilleure publicité possible.

Journaliste : Mais qu'est-ce que vous proposez de nouveau aujourd'hui ?

Béatrice Ballot : On offre plus de souplesse sur l'organisation du poste, les horaires, les jours de repos, etc. Mais ce que les candidats apprécient beaucoup,

ce sont nos chèques cadeaux, qui ne sont pas seulement un avantage économique, mais représentent plus d'attention. C'est beaucoup moins anonyme que de donner des primes. Avec ça, on peut faire la différence avec nos concurrents.

Journaliste : Oui, à une époque, il suffisait de mettre un baby-foot dans ses bureaux, pour que les employés fassent une pause sympa. Aujourd'hui, on parle d'organisation, de télétravail...

Béatrice Ballot : Oui, mais plus que l'attractivité de ces avantages, je pense que ce qui est central c'est la sincérité. Maintenant, les gens qu'on recrute nous évaluent à leur arrivée, mais surtout dans la durée. Une solution aussi pour fidéliser nos employés, c'est de ne pas s'intéresser uniquement à la qualité de vie au travail, mais à la qualité du travail en lui-même. On se rend compte que le niveau de fidélisation est plus élevé quand les salariés comprennent pourquoi ils sont là, en quoi ils sont un élément indispensable dans cette entreprise. Les collaborateurs doivent se sentir reconnus à la fois pour ce qu'ils font et pour ce qu'ils sont. Et cette idée est malheureusement très peu développée par la majorité des entreprises. Par conséquent, il faut changer les types de relation dans l'entreprise, passer de la subordination à la coopération et la confiance mutuelle, pour créer quelque chose ensemble.

Journaliste : Et c'est un peu ce que demandent les jeunes générations.

Béatrice Ballot : Oui, les jeunes d'aujourd'hui sont à la recherche d'une indépendance, ce qui est tout à fait nouveau par rapport à leurs parents. L'image du salarié de l'entreprise est assez abîmée, car ils ont vu leurs parents qui ont beaucoup travaillé, pendant 30 ou 40 ans, souvent pour le même employeur, sans avoir finalement une vraie reconnaissance.

D'après Fabienne Sintès, Le téléphone sonne, *France Inter*



23 Activité 6

Radio Canada, la matinale !

Journaliste : En Islande, une étude récente impliquant des milliers de travailleurs a relancé le débat sur la possibilité d'une semaine de quatre jours sans perte de productivité. Pour en parler, nous accueillons Martine Lalanne, sociologue spécialiste du travail et enseignante à l'université de Laval.

Martine Lalanne : Bonjour !

Journaliste : Alors madame Lalanne, qu'est-ce qui fait peur dans cette semaine de quatre jours de travail ?

Martine Lalanne : Ce qui fait peur, en fait, c'est qu'il y a souvent un stéréotype négatif associé à ce genre de choses. Ce que j'entends, ce que les patrons me disent, c'est « *C'est pas comme ça qu'on travaille* ». Et ce n'est pas vraiment un très bon argument, car on n'est pas forcés de faire les choses de la même façon, tout le temps.

Journaliste : Mais c'est quand même vrai qu'on ne peut pas rentrer cinq jours en quatre jours, il y a forcément une diminution de la charge de travail, non ?

Martine Lalanne : Alors, ça dépend. En Islande, en effet, ils ont réduit la semaine de travail à 35 heures, ce qui permet de la condenser sur quatre jours. Dans les années 70, il y a eu beaucoup de recherches sur la semaine de quatre jours, c'était un sujet très présent, mais finalement ça ne s'est pas fait. Alors pourquoi ? C'est justement parce que les entreprises avaient tenté de mettre 40 heures de travail sur quatre jours. Et donc les gens avaient envie de le faire pour avoir trois jours de week-end, mais après quelques mois, bien sûr, on se rend compte que quatre journées de 10 heures, c'est trop difficile.

Journaliste : Donc, chez nous, au Québec, ce serait possible quatre jours ? On y réfléchit depuis longtemps, comme vous le dites, mais comment faire pour que les employeurs acceptent de diminuer le temps de travail ?

Martine Lalanne : Effectivement, il faudrait faire évoluer la façon dont on aborde le travail. C'est déjà un peu le cas, puisque la plupart des entreprises propose aujourd'hui une forme de télétravail hybride. Quand on a une équipe qui travaille depuis la maison, on ne peut plus les gérer de la même façon. Appliquer d'anciens modèles de gestion à un nouveau système de travail, c'est une erreur. On doit se poser la question : « *Qu'est-ce qu'on attend de son employé ?* » Moi, ce que je pense, c'est qu'on attend des résultats. Pour la plupart d'entre eux, il est inutile de venir au bureau tous les jours. Il faut vraiment plus de flexibilité : les gens doivent être libres de gérer leur travail comme ils le souhaitent. D'ailleurs, le patron connaît souvent moins bien le poste que le salarié qui est dans le poste.

Journaliste : Et cette idée de quatre jours de travail, ça remet en question l'autorité des gestionnaires... Comment on aborde cette nouvelle relation ?

Martine Lalanne : Un des problèmes principaux dans la négociation de ces quatre jours par semaine, c'est que la plupart des travailleurs n'a pas le courage de les demander, donc ils ne les obtiennent pas. Ensuite, il faut comprendre en quoi cette solution est profitable à tout le monde. Si vous regardez sur du court terme, la semaine de quatre jours semble être une mauvaise idée pour l'employeur. Il perd 20 % de sa productivité... mais si on pense au long terme, il y a beaucoup de bénéfices, en termes de fidélisation des employés, par exemple. De plus, la qualité de vie des employés et de leur famille est améliorée, et donc leur productivité aussi.

Journaliste : Une dernière question : vu que vous enseignez aussi aux nouvelles générations, je suis curieux de savoir quelles sont les aspirations de carrière de ces jeunes ?

Martine Lalanne : J'ai des centaines d'étudiants chaque année, et je vois bien qu'aujourd'hui l'idée de travailler dur et longtemps sans avoir un objectif précis, ça ne les intéresse pas du tout. Ils se disent : l'entreprise ne va pas toujours nous soutenir, je ne vois pas pourquoi je sacrifierais ma vie personnelle pour une entreprise qui me licenciera peut-être quand il y aura une crise.

D'après « Y a pas deux matins pareils – La semaine de travail de 4 jours », *Radio Canada*



24 Activité 7

Journaliste : Vous écoutez RFI, et aujourd'hui on se demande ce que la bienveillance peut apporter à l'entreprise. On en discute avec Antoine Gabin, psychologue, et Rachel Trigan, responsable d'un cabinet de recrutement. Une première question pour vous, Antoine Gabin. En quoi consiste la bienveillance au travail ?

Antoine Gabin : Eh bien c'est, à la fois, une façon de penser, de se comporter, et une éthique de vie. Nous ne sommes pas tous égaux par rapport à ça. Ça dépend beaucoup de notre éducation, du modèle qu'on a eu à l'école et en famille. On ne peut pas demander à tout le monde d'être bienveillant de la même façon. Mais on peut tous, par exemple, prendre le temps de regarder un collègue dans les yeux, de lui dire « Bonjour », de demander « Comment ça va ? » et d'écouter sa réponse. Et ça, c'est vraiment un vecteur de sérénité au travail.

Journaliste : Bien, écoutons un message d'Adama, qui nous appelle du Sénégal.

Adama : Bonjour, moi je me dis que chaque entreprise est à l'image de son dirigeant. Si le gérant est cohérent, transparent, tous les gens vont suivre. Toute l'équipe. Mais s'ils favorisent certains employés, ça va se répercuter sur toute l'entreprise, et créer des conflits.

Journaliste : Alors, êtes-vous d'accord avec Adama, Antoine Gabin ?

Antoine Gabin : Oui, tout à fait, c'est une évidence. La bienveillance, elle va s'installer dans l'entreprise à tous les niveaux. À la base, mais aussi au niveau de la tête. Et c'est vrai que c'est beaucoup plus facile d'avoir un bon état d'esprit avec un ou une chef(fe) qui porte la bienveillance au quotidien, le respect, bien sûr, mais aussi le fait d'accepter le droit à l'erreur de ses collaborateurs. Et se l'appliquer à lui-même, c'est-à-dire qu'après une réunion, il peut dire « Écoutez, j'avais pris cette décision, et je me suis trompé ! ». C'est comme ça que ses collaborateurs vont oser prendre la parole et, peut-être, se tromper, mais sans se sentir coupables.

Journaliste : Et vous, Rachel Trigan, est-ce que vous connaissez des entreprises où on évalue les salariés pas uniquement sur leur productivité, mais aussi sur

leur capacité à être sympathiques, à travailler dans la convivialité ?

Rachel Trigan : Heureusement, ça existe ! Et en effet, les meilleures entreprises sont celles qui intègrent dans leurs critères d'évaluation le fait d'atteindre les objectifs, mais également la façon dont ils les atteignent. Pour réussir, l'employé a-t-il écrasé les autres ou s'est-il comporté avec honnêteté et bienveillance, comme le prône l'entreprise ? Ce sont des questions qu'on se pose aujourd'hui.

Journaliste : D'accord, mais on ne peut pas non plus être tous amis au travail...

Rachel Trigan : Non, mais il ne s'agit pas exactement d'amitié, même si c'est compliqué d'avoir deux mondes complètement séparés. Je pense qu'on a une interdépendance entre le monde professionnel et la vie privée. Et on crée des liens, forcément, basés sur des relations de travail, sur du respect aussi, mais pour que ça devienne une amitié, il faut autre chose. Comme des passions, des goûts en commun.

Journaliste : Mais est-ce que ce n'est pas un peu un rêve de penser que tout le monde va s'entraider, partager, dans la vie professionnelle où il y a beaucoup d'ambition et des organisations hiérarchiques rigides ?

Rachel Trigan : Non, en réalité, je suis convaincue qu'on a tous envie et besoin de bienveillance, de gentillesse. Et je crois qu'il faut commencer par être bienveillant avec soi-même, et ensuite ça permet de s'ouvrir aux autres, et de créer un espace relationnel sain, dépollué. Chacun doit prendre ses responsabilités, et faire un effort pour éviter que les malentendus s'installent et provoquent des conflits.

D'après « 7 milliards de voisins – La bienveillance au travail », *RFI*



25 Activité 8

Journaliste : Solution d'expatriation clé en main, Holiworking permet aux salariés en poste en France de partir à l'étranger télétravailler pour leur entreprise dans l'Hexagone. Laura Bellec est responsable de la communication chez Holiworking.

Laura Bellec : Holiworking, en fait, c'est une innovation qui permet à des salariés en poste en France de partir 6 mois ou un an vers une destination de rêve, tout en continuant leur job en télétravail. On a créé un statut qui est entre le détachement et l'expatriation et qui permet aux salariés de vivre la vie de *digital nomade*, ce qu'ils ne pouvaient pas faire jusqu'à présent car la loi ne le permettait pas. Et pour la plupart d'entre eux, aussi parce qu'ils n'osaient pas se lancer... Nous les accompagnons pour qu'ils réussissent à changer, à quitter le confort de leur routine professionnelle.

Journaliste : Mais comment est née cette idée ?

Laura Bellec : Alors le fondateur de notre entreprise,

Tanguy Marchal, était propriétaire de différentes entreprises, notamment en Haïti, et il avait des difficultés à répondre aux demandes de ses collaborateurs en matière de flexibilité. La solution Holiworking permet de concilier les besoins des entreprises, notamment en termes de recrutement et de fidélisation des employés, et ces demandes de mobilité, en particulier à l'international. Nous avons mis en place un cadre juridique sérieux, validé par un cabinet d'avocats spécialisé en droit social.

Journaliste : Qui décide des destinations ? L'entreprise ou le salarié ?

Laura Bellec : On ne peut pas envoyer les gens où ils veulent non plus, puisqu'en fait il y a certaines contraintes, notamment d'accessibilité des pays, des visas. On s'appuie sur des nouveaux visas de télétravail qui ont été mis en place par des pays qui ont perdu l'afflux du tourisme de masse, et qui, du coup, tentent de séduire les nouveaux nomades digitaux. On a ouvert sept destinations jusqu'à présent, dont le Mexique, la Nouvelle-Zélande et Bali, qui est clairement la destination la plus demandée actuellement, car c'est vraiment un symbole de vacances et de repos, avec ses paysages de carte postale, la plage, la nature. Et c'est cohérent avec notre promesse, puisqu'Holiworking, c'est pouvoir continuer sa mission professionnelle tout en vivant une expérience exceptionnelle. On est convaincus que l'expatriation de courte durée, six mois maximum, va être bénéfique pour le collaborateur, mais aussi pour l'entreprise qui va retrouver une personne qui aura acquis des savoir-être, qui aura appris aussi une nouvelle façon de travailler, dans un contexte différent.

Journaliste : Le temps d'adaptation au pays d'accueil est plutôt court...

Laura Bellec : Oui, c'est pour ça qu'on offre un accompagnement. Alors, en amont, on aide à la recherche de logement, d'écoles pour les enfants, de présentation des codes du pays, etc., et puis sur place, on fournit des bureaux partagés, pour qu'ils soient dans des conditions de travail identiques à celles qu'ils auraient en France. Si les collaborateurs changent d'avis, sur leur expatriation, comme c'est leur droit, nous avons tout un protocole pour un retour en France rapide et efficace.

Journaliste : Et si, au contraire, le collaborateur veut rester plus de temps ?

Laura Bellec : On s'inscrit vraiment dans une expatriation courte, parce que d'un point de vue légal les visas de télétravail sont d'une durée de 6 mois ou un an, et que, au-delà de ces durées, on est dans une autre démarche, avec d'autres visas, que nous ne prenons pas en charge.

Journaliste : Quel est le profil des salariés les plus intéressés par cette offre ?

Laura Bellec : On a de tout, mais il y a deux profils qui se dégagent : les jeunes actifs, qui ont peu de contraintes familiales, et puis on a aussi des couples dont les enfants sont partis de la maison, et qui du coup ont plus de libertés.

D'après « Vivre ailleurs – Holiworking, le télétravail pour s'expatrier autrement », *RFI*

Partie C. Comprendre des conversations et des annonces



26 **Activité E et DOCUMENT 1 p. 38**

Document 1

Journaliste : Ce n'est pas toujours facile de provoquer de l'intérêt pour un bâtiment qui n'est pas attirant esthétiquement. Il existe pourtant des moyens pour nous faire apprécier la valeur architecturale d'un édifice. On va le voir avec notre invitée, Charlotte Lavanant. Vous êtes architecte et vous faites partie de l'association « Ville en tête ». Vous proposez des activités pour sensibiliser le public à la culture de l'architecture, on parle de médiation architecturale, pour un public d'enfants, mais aussi d'adultes. Pour la journée du patrimoine, en septembre, vous organisez des balades en famille dans la région de Lausanne...

Charlotte Lavanant : Oui, on va amener les gens à découvrir des bâtiments modernes de façon interactive. L'idée, c'est que les participants comprennent par eux-mêmes comment ont été imaginés des bâtiments qu'ils voient peut-être tous les jours sans les regarder. Donc on va les faire réfléchir sur un détail, une particularité, etc., et ce sont eux qui doivent trouver ces informations, résoudre des énigmes, en fait. On leur fournit un carnet qui les guide dans cette balade.

Journaliste : Et ces bâtiments ne sont peut-être pas tous très beaux...

Charlotte Lavanant : Nous, on n'est pas là pour dire que c'est beau, mais plutôt pour ouvrir les yeux du public et donner des outils. C'est surtout vrai pour les enfants, afin qu'ils deviennent des citoyens conscients, et que comme ça, plus tard, ils aient les connaissances pour participer à l'évolution des villes. Aujourd'hui, on demande de plus en plus aux citoyens de faire des choix sur l'architecture qui les entoure, et il faut absolument qu'ils puissent donner un avis pertinent.

D'après Renaud Malik, Forum, *RTS*



27 **DOCUMENT 2 p. 38**

Document 2

Journaliste : Le Ghana est le premier pays d'Afrique qui a vu naître une association de femmes routières. Mais des femmes au volant de poids lourds, on en trouve dans d'autres pays de ce continent, même

si elles sont peu nombreuses. Dans le secteur du transport, c'est vrai, les femmes sont toujours plus nombreuses dans les bureaux des entreprises de logistique que sur les routes. En France, la tendance est lente, les femmes ne représentent que 4 % des chauffeurs. Éric Valognes est routier, et il forme des apprentis conductrices.

Éric Valognes : En général, les routières, ce sont des femmes qui ont du caractère. Elles savent se faire respecter, et répondre si on leur fait une remarque. Mais aujourd'hui c'est rare, cela fait déjà plusieurs années que les routiers ont accepté l'idée que des femmes puissent conduire un camion. Et puis les conditions de travail se sont énormément améliorées. Les camions modernes sont beaucoup plus faciles à conduire, on doit faire moins d'efforts.

Journaliste : Le gouvernement envisage également de favoriser l'embauche dans le secteur du transport avec une prime de 8 000 euros pour les futurs routiers... et routières de France ! De son côté, Annie Sedlegger, 71 ans, l'une des premières conductrices françaises, a fondé l'association « La route au féminin ». Elle compte une soixantaine de conductrices de poids lourds. Des femmes qui encouragent les carrières en allant dans les collèges pour parler de leur quotidien, car il est essentiel de lutter contre les stéréotypes de genre dès l'adolescence.

D'après Marina Mielczarek, Chronique Transports, *RFI*



28 **DOCUMENT 3 p. 38**

Document 3

Journaliste : Bonjour docteur Péron. Vous êtes un expert dans le domaine du sommeil. Alors selon une étude récente, les Français dorment en moyenne 6 heures 42 par nuit. Est-ce suffisant ?

Frédéric Péron : Ce que l'on sait des recommandations sur le temps de sommeil idéal, c'est qu'il faut dormir plus de 6 heures par nuit pour se sentir en forme. Sinon, on augmente le risque de maladies cardiovasculaires. Mais, et ça on le sait moins, les gros dormeurs, ceux qui dorment plus de 9 heures, encourrent les mêmes risques. Globalement, 6 heures 42, c'est pas parfait, mais on est proche des 7 heures, qui est un peu la référence du temps de sommeil sain. Cette enquête montre aussi qu'il y a un pourcentage important de dormeurs courts, qui ont un temps de sommeil très réduit souvent à cause d'un surplus de travail ou d'horaires professionnels atypiques, et qui font souvent des siestes pour récupérer.

Journaliste : Justement, est-ce que les siestes sont vraiment utiles ?

Frédéric Péron : Il vaut mieux faciliter toutes les occasions de récupération. Donc la sieste, oui, c'est un excellent moyen de compensation. D'ailleurs, on devrait

en faire la promotion car elle a encore aujourd'hui une image sociale négative, ce sont les gens paresseux, les bons-à-rien, qui font la sieste, ceux qui préfèrent ne rien faire. Pourtant, et c'est prouvé scientifiquement, elle a des effets bénéfiques et en fait on travaille bien mieux après avoir fait la sieste.

D'après Guillaume Erner, La question du jour, *France Culture*



29 Activité 2

Document 1

Journaliste : Nous sommes aujourd'hui dans le département du Gard, à Lirac, la première commune de France à expérimenter, depuis février dernier, une « forêt-école », pour sensibiliser les élèves à la vie de la forêt dans tous ses aspects. La professeure à l'origine du projet, Anne-Laure Gaillard, nous en parle.

Anne-Laure Gaillard : Depuis l'année dernière, mes élèves de l'école primaire gèrent avec l'aide de professionnels une partie de forêt communale de 3 500 mètres carrés. Il ne s'agit pas de simples sorties en forêt. Nous proposons tout un programme autour de l'activité forestière : planter des graines, couper du bois, construire des meubles, etc. Et une fois par mois, les élèves font classe dans la forêt, à ciel ouvert. C'est vraiment ce qu'ils préfèrent, ne plus être enfermés entre quatre murs. Ça permet d'aborder de façon ludique beaucoup de matières, comme les arts plastiques, la musique, la lecture.

Journaliste : Mais l'objectif du projet n'est pas seulement d'acquérir des connaissances.

Anne-Laure Gaillard : Nous, notre souhait, c'est d'éveiller la conscience écologique des enfants, mais aussi des parents. On espère qu'ils apprendront à mieux comprendre et respecter les forêts. La forêt est partout mais personne ne la regarde vraiment. Souvent, on s'arrête à un cliché de carte postale. Mais la forêt, ce sont des arbres qui captent du carbone, régulent les eaux, les températures. Et c'est un lieu menacé, notamment par les incendies, et c'est donc fondamental que les jeunes générations en prennent soin.

D'après Lionel Thomson, Esprit d'initiative, *France Inter*



30 Activité 2

Document 2

Journaliste : Bonsoir à tous ! On le sait, les Suisses utilisent de moins en moins de liquide pour effectuer leurs paiements. Les cartes et les applications ont de plus en plus de succès. Et ce constat est encore plus vrai pour les jeunes. Une étude menée par une association de consommateurs permet d'analyser les pratiques des 18-29 ans en matière d'argent virtuel. Je suis ravie d'avoir comme invité l'un des sociologues

responsables de cette étude, Didier Hamon. Tout d'abord, pourquoi cet intérêt pour les jeunes et l'argent numérique ?

Didier Hamon : Bonsoir... eh bien, nous sommes partis d'une question simple : en ce qui concerne l'argent matériel, les billets, les pièces, les parents sont au centre de l'apprentissage, mais comment peuvent-ils aider leurs enfants à utiliser les nouvelles technologies bancaires si eux-mêmes en sont souvent incapables ? On s'est donc demandé comment font les jeunes pour apprendre à gérer leur argent à l'aide des outils numériques, dans leur quotidien.

Journaliste : Et souvent on pense que tous les ados se comportent de la même façon, mais votre étude fait apparaître diverses catégories.

Didier Hamon : En effet, il y a plusieurs profils de jeunes consommateurs en ligne. Leurs pratiques sont d'une grande diversité. C'est vrai que la majorité des jeunes achète en ligne, mais avec des fréquences très variables. Certains font quelques achats par an, d'autres au contraire en font énormément, et commencent même à utiliser des monnaies virtuelles comme les *bitcoins*. Il y a aussi plusieurs degrés d'expertise informatique chez les ados. Tous ne sont pas capables de coder, par exemple.

D'après Julien Magnollay, Tribu, *RTS*



31 Activité 2

Document 3

Journaliste : Le mentorat ? Qu'est-ce que c'est ? Voilà la question que se pose la majorité des Français. En effet, très peu de nos concitoyens connaissent cette formule toute simple qui consiste pour un salarié, un indépendant ou un retraité à accompagner un étudiant, à l'aider dans ses études ou sa recherche d'emploi. Pour démocratiser cette initiative, une plateforme gratuite et ouverte à tous vient d'être lancée. Ça s'appelle *dema1n.org* avec un 1 à la place du i. Objectif : créer 20 000 couples mentors-étudiants en difficulté. Lisa Barbier, bonjour. Vous avez participé à la création de cette plateforme. Comment ça marche exactement ?

Lisa Barbier : Bonjour. C'est simple. Première chose, il faut s'inscrire sur le site *dema1n.org* et la plateforme vous propose un étudiant en fonction de vos compétences et de vos centres d'intérêt. L'engagement dure six mois, à raison d'une moyenne de trois heures de soutien par mois. Ce que veulent surtout les étudiants, ce sont des conseils de techniques de recherche d'emploi, pour faire un CV ou une lettre de motivation par exemple.

Journaliste : Et est-ce que les résultats sont là ?

Lisa Barbier : Oui, le mentorat est vraiment un facteur de réussite. Les jeunes suivis par un mentor ont plus de probabilités de trouver un emploi, et leur salaire

d'embauche est supérieur de 15 %. Pour les salariés mentors, ce qui est intéressant, c'est que le mentorat répond parfaitement à leur quête de sens. Ils veulent être utiles et donner du temps aux autres. Pour eux, la solidarité est une valeur essentielle.

D'après Philippe Duport, *C'est mon boulot*, France Info



32 **Activité 3**

Document 1

Journaliste : Notre invitée de ce soir va nous parler de la mode des « défouloirs urbains ». Depuis quelques années, ces lieux ont ouvert dans plusieurs villes suisses. Les clients s'enferment dans une pièce, et ils peuvent se laisser aller et créer une œuvre d'art. Le but, c'est surtout de se débarrasser ainsi de leurs problèmes, de leurs soucis de tous les jours. Marina Leblin, artiste peintre et gérante d'un défouloir à Zurich, est avec nous. Vous avez créé une « color box ». De quoi s'agit-il ?

Marina Leblin : Bonsoir. La *color box*, c'est un défouloir créatif, et thérapeutique aussi. On peut réserver des sessions de 30 à 60 minutes. C'est une expérience à partager, avec sa famille, ses amis, en couple. Vous êtes dans un espace clos de 12 m², et on vous met une toile de grand format, et plein de peintures à disposition, et des accessoires, comme des gants de boxe, des cordes, des raquettes, etc. Bien entendu, la toile appartient au client, qui repart avec un souvenir de son expérience.

Journaliste : Donc ce n'est pas du tout comme peindre chez soi... ?

Marina Leblin : Ça n'a rien à voir, là c'est beaucoup plus libérateur. Chez vous, vous devez quand même faire attention, ne pas salir les murs par exemple. Dans la *color box*, on perd même la notion du temps qui passe. Avec mon associé, on trouve qu'il y a trop de contraintes dans notre quotidien, c'est justement pour ça qu'on a eu l'idée de cet espace de vraie liberté.

D'après Renaud Malik, Forum des idées, RTS



33 **Activité 3**

Document 2

Journaliste : Un nouveau lieu ouvre ses portes aujourd'hui à Paris : l'Académie du climat, pour tous les jeunes de 9 à 25 ans qui veulent se mobiliser pour la planète. Cette académie propose des formations, des ateliers, des conférences pour sensibiliser aux enjeux climatiques, mais surtout pour donner des solutions. On y trouve un potager, des panneaux explicatifs et une buvette écolo participative, où nous avons rencontré Julien, l'un des bénévoles de l'Académie.

Julien : Ici, c'est un lieu de mobilisation, mais aussi un lieu de fête. C'est vraiment ça l'esprit de l'Académie.

On organise avec joie des conférences, des expositions et aussi des ateliers autour de la transition écologique. On veut vraiment donner une image positive de l'écologie, parce qu'on pense que c'est comme ça qu'on peut faire changer les autres. Il faut arrêter de toujours se concentrer sur les catastrophes naturelles, car ça crée de l'angoisse chez les jeunes. Notre but c'est d'agir dans la bonne humeur.

Journaliste : Le directeur de l'Académie du climat, Marc Dunod, nous en dit plus.

Marc Dunod : C'est un lieu qui a été créé pour répondre aux demandes des lycéens pendant les manifestations qui dénonçaient l'urgence climatique. On a d'ailleurs impliqué les adolescents dès la conception du lieu. Ce qu'on veut, c'est accélérer la transition écologique. Concrètement, par exemple, les professeurs peuvent emmener leurs classes, pour faire des ateliers de bricolage, de jardinage, de cuisine, avec toujours une démarche d'explication sur pourquoi on fait tout ça.

D'après Grand angle, France Inter



34 **Activité 3**

Document 3

Journaliste : Des colocations solidaires entre des sans-abris et des actifs, c'est le projet d'une association baptisée « Lazare », qui vient d'ouvrir à Genève. On en parle avec son président, Paul Maupas, bonsoir.

Paul Maupas : Bonsoir.

Journaliste : Expliquez-nous comment ça fonctionne, ces colocations.

Paul Maupas : Lazare, comme vous l'avez dit, réunit sous le même toit des jeunes entre 25 et 35 ans, qui ont un emploi stable et des personnes qui ont connu la rue, qui ont vécu des crises économiques, professionnelles ou dans leur vie privée. Ce sont des colocations non mixtes, dans lesquelles il y a des règles bien définies.

Journaliste : Oui, et tout le monde ne peut pas accéder à ce service.

Paul Maupas : En effet, on fait passer un entretien pour vérifier si le projet correspond bien à ce que les personnes recherchent. Notre idée, c'est surtout de recréer des liens d'amitié entre les jeunes actifs et ceux qui n'ont plus de vie sociale. Car pour pouvoir se reconstruire, retrouver un jour un travail et un toit, les personnes de la rue doivent avant tout retrouver le contact humain, les échanges, etc., et c'est vraiment ça qui se passe dans nos colocations. Nous avons prévu aussi un accompagnement avec des coaches et des éducateurs professionnels, car les jeunes actifs ne sont pas formés pour suivre la réinsertion de leur colocataire, ce serait trop difficile. Et ça marche très bien, les chiffres le prouvent : 86 % des colocataires

Lazare qui étaient à la rue retrouvent au bout de deux ans en moyenne un logement stable, et 46 % d'entre eux un travail.

Renaud Malik, D'après Forum, RTS



35 Activité 4

Document 1

Journaliste : La France compte un million d'enseignants, qui représentent 4 % de la population en emploi. On manque de jeunes pour exercer ces professions, surtout à cause d'un statut social dont l'image est abîmée, notamment dans les médias. De plus, le concours d'accès à l'enseignement est long à préparer et difficile à obtenir. Enseignant, c'est donc un métier qui est très ouvert aux jeunes candidats. Mais un autre métier du domaine de l'éducation est en manque de personnel : celui de formateur professionnel. Gabriel Tonon, cadre dans une agence de travail temporaire, nous en dit plus.

Gabriel Tonon : Nous avons un besoin important en formateurs professionnels, même si nous avons constaté une explosion des effectifs ces dix dernières années. Autrement dit, il y a beaucoup de formateurs, mais ça ne suffit pas ! Cette hausse des besoins est liée à l'attention que l'État porte à la formation tout au long de la vie. Dans un monde professionnel qui change constamment, il est fondamental d'adapter les compétences de la main-d'œuvre, notamment dans le domaine technologique. En conséquence, il existe un vrai enjeu, qui est la formation des formateurs. À l'ère du numérique, l'une des solutions pour augmenter le volume de formation est sans doute à chercher dans l'apprentissage en ligne, car il permet de former beaucoup plus de personnes à moindre coût. Compte tenu de la pénurie actuelle, le salaire moyen d'un formateur, qui actuellement n'est pas très élevé, devrait augmenter afin d'attirer plus de candidats.

D'après Philippe Dufort, C'est mon boulot, France Info



36 Activité 4

Document 2

Journaliste : Comment donner le goût de la lecture aux enfants d'aujourd'hui, trop souvent entourés d'écrans et de jeux électroniques en tout genre ? Nous avons rencontré Sara, une étudiante qui fait un service civique, et qui a choisi de travailler pour l'association Baba livres. Écoutons son témoignage.

Sara : Quand j'ai découvert l'association, j'ai tout de suite vu que ses valeurs correspondaient aux miennes. Je suis quelqu'un d'altruiste, je prends beaucoup de plaisir à aider les autres, et à voir les gens épanouis. Et vraiment, je ne regrette pas d'avoir fait cette expérience avec Baba livres... On organise des

ateliers, des lectures-goûters dans les parcs à Lyon. Ce qui est fantastique, d'abord, c'est que l'association accueille un public mixte, c'est-à-dire des enfants qui viennent de toutes les classes sociales, et de tout âge : certains qui maîtrisent déjà bien la lecture, et d'autres qui n'ont pas du tout de livres chez eux, qui sont beaucoup devant leurs tablettes, leurs ordinateurs, etc. Et on voit naître des amitiés, des dialogues autour des histoires. Il y a même des enfants qui commencent à lire des histoires aux autres ! Grâce à cette expérience, j'ai aussi compris que la clé du succès d'un atelier, c'est de ne pas imposer une lecture. Il faut proposer un large choix d'albums, de livres, de BD aussi. Tous les enfants sont différents !

D'après Lionel Thomson, Esprit d'initiative, France Inter



37 Activité 4

Document 3

Journaliste : Les enfants sont de plus en plus stressés, à la maison mais surtout à l'école. Beaucoup d'entre eux ont des objectifs de performance et de bonnes notes, un rythme de vie trop rapide. Les causes de ce stress sont multiples et pour réduire cette pression, certains médecins prescrivent des médicaments. Mais il y a d'autres possibilités. Pendant trois mois, nos journalistes ont suivi les élèves d'une classe de primaire à Liège, ils ont assisté à des cours de méditation avec une formatrice externe à l'établissement scolaire. Quel bilan tirer de cette expérience ? Nous en parlons avec l'instituteur, Sylvain Lefort.

Sylvain Lefort : Le travail qu'a fait Constance, la formatrice, est exceptionnel. Les enfants ont appris à écouter leur corps, à comprendre les messages qu'il envoie. Constance a suivi un parcours qui est validé scientifiquement. Et moi j'ai appliqué presque chaque jour ces exercices. Les élèves les ont appréciés, à tel point que certains les ont reproduits chez eux, et ont même invité leurs proches à les faire ! Nous avons aussi eu des retours très positifs des parents. Je dois dire que je ne m'attendais pas du tout à un tel succès. Je trouve que l'ambiance dans la classe s'est améliorée, les élèves sont beaucoup plus bienveillants les uns envers les autres. Quand on fait de la méditation avant un contrôle, la moyenne générale du test augmente de deux points. Les enfants qui avaient du mal à être concentrés le sont davantage. Et maintenant ce sont les enfants qui réclament ces moments de méditation.

D'après RTBF Info, RTBF



38 Activité 5

Document 1

Journaliste : Un « tiers-lieu », c'est d'abord un groupe de personnes, qui occupe un lieu à la fois de travail, de

vie, de loisirs et d'habitat. Vous allez entendre ce terme de plus en plus souvent, car ces endroits se multiplient en France. On en compte 2 500 aujourd'hui, il y en aura 3 000 l'année prochaine. Ni lieu public ni lieu privé, chacun y met ce qu'il veut : *coworking*, création culturelle, campus connecté, etc. Et ce qui est surprenant, c'est que la moitié de ces nouveaux espaces s'implantent en milieu rural. À Vesseaux, petit village de 2 000 habitants en Ardèche, un collectif a rénové une ancienne maison de retraite. Reportage avec Vincent Balmer, l'un des fondateurs de cet espace.

Vincent Balmer : Dans le bâtiment, il y a des logements, des espaces de travail, des bureaux, occupés par des associations, des artisans, des professionnels du numérique, de la culture. Et cette grande salle où nous nous trouvons actuellement, c'est le lieu où tout le monde se croise, se réunit et collabore.

Les partages de compétences et d'expérience, la mutualisation des idées et des moyens, c'est LE fondement des tiers-lieux. Mais la différence avec le même type d'espace en ville, c'est qu'ici nous avons un fort potentiel d'outil de développement territorial : notre espace va offrir des services nouveaux aux habitants et recréer un sens de communauté.

Au début, la population locale a eu du mal à comprendre notre démarche, mais aujourd'hui on assiste à une vraie mixité sociale. Par exemple, notre voisine Odette, qui a 75 ans, va profiter de l'atelier d'alphabetisation numérique que nous proposons le mois prochain.

D'après Nicolas Demorand, Le zoom de la rédaction, *France Inter*

39 **Activité 5**

Document 2

Journaliste : S'habiller tous les matins, c'est non seulement une nécessité mais c'est aussi un plaisir, en tout cas pour certaines et certains. Cependant, la production de textile est la deuxième industrie la plus polluante au monde, après celle du pétrole. Alors comment s'habiller en limitant son impact environnemental et social ? Thomas Fournel, vous êtes responsable environnement de la fédération des consommateurs suisses. Quelles actions proposez-vous ?

Thomas Fournel : Ça fait très longtemps que nous nous occupons de ces problématiques. Notre priorité, c'est de faire connaître aux consommateurs toutes les solutions qui existent : notre journal et notre site Internet nous permettent de relayer toutes les campagnes et les initiatives sur le sujet. On s'est rendu compte que le consommateur veut souvent agir, consommer autrement, mais il ne sait pas où aller, où trouver par exemple des bourses aux habits, et de bonnes adresses pour réparer certains vêtements.

Journaliste : Nous avons en ligne Clémentine, de Genève, qui souhaite réagir.

Clémentine : Oui, bonjour. J'écoutais monsieur Fournel, et ce que je constate, c'est que c'est toujours le consommateur qui doit faire attention, regarder ce qu'il achète, et ça autant dans l'alimentation que dans les habits. Mais pourquoi ne pas bloquer les sociétés dans leur production de vêtements polluants, avant que le consommateur n'aille les acheter ? Pourquoi on continue à ouvrir des magasins à bas prix dans plein de villes ? Il faut que la loi ne les laisse plus faire. Nous, les consommateurs, on est en bas de la chaîne, c'est sur les vendeurs qu'on doit agir.

D'après Théo Chavallaz, On en parle, *RTS*

40 **Activité 5**

Document 3

Journaliste : Dans notre émission de ce soir, nous explorons le monde de l'entrepreneuriat, c'est-à-dire la création de société et d'entreprise. Eh bien figurez-vous que ça s'apprend, et dès le lycée. Justine Vidal, bonsoir.

Justine Vidal : Bonsoir.

Journaliste : Vous êtes professeure d'économie au lycée Marie Curie, qui se trouve à Lucerne. Vous êtes la référente du concours *Young Enterprise Switzerland*, un concours qui forme les jeunes à la création d'entreprise. En quoi ça consiste ?

Justine Vidal : Ça fait huit ans maintenant que nous proposons cette initiative à nos élèves. L'idée, c'est de créer puis de gérer une entreprise réelle durant une année scolaire. Ce travail est intégré au parcours scolaire, et son évaluation est prise en compte dans l'examen de fin d'année. Pour les élèves, ce qui est nouveau, c'est qu'ils apprennent en réalisant concrètement des tâches professionnelles, comme gérer les fournisseurs, parler de marketing avec un client, créer un site Internet...

Journaliste : Et seuls 12 élèves sont acceptés pour ce projet, en début d'année scolaire.

Justine Vidal : Oui, et ça aussi c'est formateur, car c'est déjà très proche de la réalité du monde du travail. Au départ il y a une cinquantaine d'élèves, puis ça se réduit à 25, et on fait ensuite des entretiens, comme des entretiens d'embauche, pour en choisir 12 au final. Et durant ces entretiens, on essaie surtout de comprendre ce qui pousse les élèves à participer. Il nous faut des jeunes déterminés, parce que cette expérience demande beaucoup d'efforts et d'énergie sur le long terme.

D'après Pietro Bugnon, Forum des idées, *RTS*



41 Activité 6

Document 1

Journaliste : Cette semaine, on s'intéresse à un lycée qui propose un menu végétarien pour ses élèves. Mais ce qui est nouveau, c'est qu'il propose ce menu tous les jours. Ça se passe à Lunel, près de Montpellier. L'association « Assiette végétale » a accompagné l'établissement dans cette démarche. Mais les élèves sont-ils sensibles à ce type d'initiatives ? Nous l'avons demandé à Karine, de l'association « Assiette végétale ».

Karine : Il faut savoir que beaucoup de personnes ont arrêté de manger de la viande avant l'âge de 25 ans. Ça veut bien dire qu'il est important de sensibiliser les jeunes à l'alimentation végétale, et nous sommes convaincus que l'école peut jouer un rôle fondamental dans cette éducation. Cependant, l'idée n'est pas de convaincre à tout prix les élèves de se convertir au végétarisme, mais plutôt de faire découvrir une autre manière de manger. On doit composer des menus très appétissants. Les cuisiniers du lycée ont suivi une formation spécifique. Un effort a aussi été fourni sur les matières premières, qui sont biologiques à 37 %.

Journaliste : Et ces menus, est-ce qu'ils sont bons ? Écoutons Maeva, une lycéenne de 16 ans.

Maéva : Moi j'étais super convaincue par ce projet, mais mes amis ont été beaucoup moins ravis... Chez moi on mange plutôt des légumes secs, des fruits, du coup je connais bien ce type de plats. Par contre, mes copains sont quand même très attachés à la viande, parce que dans leur famille on en mange presque tous les jours. C'est bien que l'école propose un autre modèle de goût.

D'après Valère Corréard, *Social lab, France Inter*



42 Activité 6

Document 2

Journaliste : Qu'est-ce qui nous pousse à répondre à telle ou telle offre d'emploi ? Pourquoi certaines annonces nous séduisent, et d'autres non ? Nous avons invité Clara Hammer, qui est chercheuse en économie, et vient de publier une étude sur ce sujet. Alors se distinguer dans son annonce avec de l'humour, toutes les entreprises ne le font pas car c'est un peu risqué, il y a des risques de malentendus.

Clara Hammer : En fait, le principe, c'est qu'il est difficile aujourd'hui pour beaucoup d'entreprises de trouver des candidats. Il faut donc essayer de se différencier. C'est vrai que l'humour en général ça marche bien, car vous attirez des personnalités sensibles à l'originalité, et donc qui sont souvent plus créatives.

Journaliste : Et au-delà de l'humour, quels sont les critères qui attirent les candidats vers un poste ?

Clara Hammer : Alors, notre étude a clairement révélé, sans surprise, que la notion de rémunération est importante dans la plupart des pays du monde. En Suisse, elle compte un peu moins qu'ailleurs, car les Suisses se sentent rémunérés à leur juste valeur. Ensuite, le fait de pouvoir travailler dans une bonne atmosphère. Mais il y a aussi un critère qui a pris énormément d'importance ces dernières années, c'est la dimension écologique : le fait de respecter l'environnement dans son travail, et sur le long terme, c'est essentiel pour de nombreuses personnes, quel que soit leur âge. Certains candidats vont, par exemple, se renseigner sur les sources d'énergie utilisées par l'entreprise, ou sur la présence ou non du tri sélectif des déchets.

D'après Tania Sazpinar, Forum, RTS



43 Activité 6

Document 3

Journaliste : On va parler ce matin de mariage. Avec plus de 200 000 célébrations chaque année, on se marie moins qu'avant en France mais bon on se marie toujours... Et pour organiser le plus beau jour de sa vie, certains font le choix de respecter leurs engagements écolos. Car un mariage porte avec lui son bilan environnemental. Un livre est paru sur le sujet, *Mariage écolo*, de Daniel Berti, que nous avons interviewé.

Daniel Berti : Un piège possible, c'est de privilégier des détails qui, au fond, n'ont pas beaucoup d'impact environnemental, par exemple les faire-part imprimés. La priorité, c'est plutôt d'optimiser les déplacements. Les mariés peuvent préférer le train à l'avion pour leur voyage de noces. Il existe aujourd'hui beaucoup de lignes internationales très confortables.

Journaliste : Il y a pas mal de façons d'inviter l'écologie à la noce... On peut, par exemple, refuser d'acheter des alliances neuves.

Daniel Berti : De plus en plus de couples décident d'utiliser des bijoux de famille. Ils vont les transmettre à un bijoutier qui va les fondre pour faire des alliances. Je trouve ça super au niveau symbolique. Cela permet de donner une nouvelle vie à des objets qui traînent au fond d'un tiroir tout en gardant un souvenir de ses proches.

D'après Valère Corréard, *Social lab, France Inter*



44 Activité 7

Document 1

Journaliste : Nous avons tous une série préférée, un personnage qu'on aime particulièrement... mais seuls les vrais fans recouvrent leurs murs de posters, apprennent par cœur des répliques ou collectionnent des objets. Le terme « fan » vient du mot « fanatique »,

ce qui n'est pas très valorisant. Pourtant, à l'ère du numérique, les fans ont bien changé. Ils mettent en place des sites qui sont des mines d'informations. Surtout, ils ne sont plus isolés : ils créent des communautés et interagissent directement avec les scénaristes et les producteurs. Aux yeux de mon invitée, les fans sont devenus une incroyable source de créativité. Hélène Reboul bonjour.

Hélène Reboul : Bonjour.

Journaliste : Vous êtes professeure en communication, et vous publiez un essai, *L'engagement des fans*. Vous dites que lorsque vous demandez à vos étudiants s'ils sont fans, ils n'osent pas répondre que oui.

Hélène Reboul : En effet, très peu d'étudiants disent qu'ils sont fans ; j'ai remarqué un sentiment de honte, qui vient du fait que les fans sont toujours représentés dans la presse ou sur Internet de façon péjorative. On a une vision de fans hystériques, obsédés par leurs idoles.

Journaliste : Alors votre livre parle beaucoup de l'engagement des fans.

Hélène Reboul : Ce qui est intéressant, c'est de voir comment les personnages d'une série ou la narration peuvent être des moteurs d'engagement pour les fans. S'ils considèrent, par exemple, qu'un personnage est discriminé, ils peuvent demander aux auteurs d'améliorer ce point dans la suite de la série. Parfois, ils organisent même des collectes de fonds pour soutenir une cause.

D'après Catherine Errard, Tribu, RTS



45 **Activité 7**

Document 2

Journaliste : Ne soyons pas hypocrites, nous avons tous un jour ou l'autre fait les soldes, et puis on est rentré chez soi en se demandant : « Pourquoi j'ai acheté tout ça ?! » C'est justement le titre de la nouvelle BD d'Élise Rousseau. Boris Fernandez, notre chroniqueur BD, a lu cet album pour nous.

Boris Fernandez : Oui, Eva, et je dois dire que l'idée est géniale. La dessinatrice représente le sentiment de surconsommation avec un monstre gourmand, qui ne pense qu'à manger. Comme la plupart d'entre nous, il n'arrive pas à résister à la tentation. Et tout le long de la BD, on l'éduque, on lui explique en quoi son comportement est dangereux pour la planète. Ce livre culpabilise le consommateur, mais de façon indirecte. L'auteur utilise donc le monstre comme symbole de la surconsommation, et ça c'est vraiment quelque chose de nouveau. Et elle nous donne aussi des solutions pour sortir de l'addiction à la consommation. Par exemple, offrir des cadeaux immatériels, comme des places de spectacle, des massages ou des stages de pâtisserie... Et bien sûr, il faut privilégier les

produits de qualité. En lisant cette BD, on se pose la bonne question : *ai-je vraiment besoin de ce produit ?* Je voulais ajouter que l'album *Pourquoi j'ai acheté tout ça ?!* a reçu le prix spécial de la BD d'économie de la part d'un jury lycéen. Voilà qui est encourageant pour l'avenir : les adolescents sont donc plus sensibles à l'environnement qu'on ne le croit, et ils veulent que notre modèle de consommation polluant change.

D'après France 3 Bretagne, France 3



46 **Activité 7**

Document 3

Journaliste : Des bébés qui dorment dehors, même en plein hiver ? C'est une pratique adoptée par la crèche Jean de la Fontaine à Brest depuis déjà 10 ans. Valentin Lignac est assistant maternel dans cet établissement.

Valentin Lignac : Avant, quand on avait des bébés qui avaient du mal à s'endormir, on les promenait dans les poussettes, on faisait un tour dans le quartier. Et puis quand ils réussissaient finalement à trouver le sommeil, on les laissait dormir dehors, pour ne pas salir la salle principale avec les roues des poussettes. On s'est ensuite rendu compte que ce n'était même pas la peine de les promener. Depuis, on s'est équipé de lits qu'on met sous un abri pour les protéger de la pluie et on a constaté un effet immédiat sur la qualité du sommeil : les bébés se réveillent en pleine forme, dans le calme. Ils ne pleurent plus ! Bien sûr, on contrôle toujours le thermomètre avant de sortir les enfants, parce qu'il ne faut pas une température en dessous de 0. L'idéal, c'est quand il fait entre 8 et 10 degrés. Les résultats sont bien là, mais c'est parfois difficile de convaincre les nouveaux assistants maternels qui arrivent dans notre crèche. C'est quelque chose qui ne correspond pas à notre représentation de l'enfance, qui veut que les tout-petits soient protégés au maximum, comme dans le ventre de la maman. Mais ce n'est qu'une question de temps, et tout le monde adopte notre méthode, qui est d'ailleurs reconnue dans beaucoup de pays scandinaves.

D'après France 3 Bretagne, France 3



47 **Activité 8**

Document 1

Journaliste : Favoriser le retour à l'emploi des plus de 50 ans, voilà le but d'un nouveau programme « Level+ », qui vient d'être créé à l'initiative du canton de Fribourg. L'idée est de favoriser les échanges et les contacts. Les premiers participants de cet accompagnement sur mesure arrivent au terme de leur programme. Notre journaliste Emmanuel Rochat a enquêté sur place.

Emmanuel Rochat : Oui, et après six mois, on peut dire que l'expérience est une réussite. Les participants travaillaient autrefois dans la finance, l'informatique ou le domaine commercial, avec des expériences de longue durée dans une seule entreprise. Cette structure leur a permis de trouver des outils pour rebondir. Il faut dire qu'ils ont pu profiter de trente ateliers avec des spécialistes. J'ai interrogé Françoise, 25 ans de carrière dans le secteur bancaire.

Françoise : J'ai vraiment apprécié les ateliers. Ça m'a permis avant tout de reprendre confiance en moi, et j'ai affronté les entretiens d'embauche que j'ai eus depuis la fin du stage de façon beaucoup plus sereine. Et puis j'ai amélioré mon CV, ce ne sont plus les mêmes qu'il y a 25 ans. Maintenant il est fondamental d'être aussi présent sur les réseaux sociaux quand on cherche un emploi, et c'est ce que j'ai appris à faire avec les ateliers de *Level+*.

Emmanuel Rochat : Le bilan officiel est donc positif, et les chiffres le confirment. 30 % des participants sont déjà revenus sur le marché du travail. L'objectif est d'atteindre 40 % dans les deux premières années de vie du programme.

D'après Valérie Hauert, La matinale, *RTS*



48 Activité 8

Document 2

Journaliste : L'apprentissage se porte bien. Ce type de formation en alternance, qui associe une période chez un employeur et des enseignements dispensés dans une école, est en augmentation, et la tendance se confirme cette année : près de 675 000 contrats d'apprentissage ont été signés en France. Nous sommes avec Aurélie Collard, notre journaliste spécialiste en économie. Bonjour, expliquez-nous les raisons d'un tel succès.

Aurélie Collard : Bonjour. Alors, on voit bien que la réforme du gouvernement précédent porte ses fruits. Les entreprises sont désormais libres de créer leur propre centre de formation. Surtout, et je pense que c'est la raison principale de ce développement, des primes à l'embauche d'un apprenti ont été mises en place. Si une entreprise recrute un apprenti mineur, elle touche 5 000 €, 8 000 € s'il a plus de 18 ans. Résultat : c'est pratiquement gratuit de prendre un apprenti. Mais cette mesure coûte cher aux finances publiques, et on ne sait pas si elle sera maintenue dans les prochaines années.

Journaliste : Et qu'en est-il de l'emploi des jeunes ?

Aurélie Collard : Le bilan n'est pas que positif. Disons que le profil des apprentis a changé. Il y a 20 ans, huit apprentis sur dix n'avaient pas de diplôme de fin d'études secondaires. Aujourd'hui, ils ne sont plus que quatre. Actuellement, la majorité des apprentis prépare donc une formation supérieure. On se demande s'ils ont vraiment besoin de faire un apprentissage pour arriver sur le marché du travail. Les 15-17 ans ne représentent plus qu'une petite partie des apprentis, et c'est dommage.

D'après Marc Chevallier, La chronique éco, *France Inter*



49 Activité 8

Document 3

Journaliste : Rubrique transports ! On ne le sait pas toujours, mais le transport fluvial est l'un des plus pratiques pour les marchandises lourdes et volumineuses, comme les déchets. Imaginez : on peut mettre sur une embarcation l'équivalent de 4 trains ou de 250 camions... Maryse Colin, membre de la fédération « Agir pour le fluvial », nous en parle aujourd'hui.

Maryse Colin : Les gens ont souvent l'image d'un moyen de transport démodé, qui n'est pas adapté au monde moderne. Je trouve que la population n'est pas consciente des avantages du transport sur fleuve, et c'est dommage. Par exemple, les bateaux fluviaux n'ont jamais d'accident, à la différence des trains, des avions et surtout des voitures. De plus, les fleuves et les canaux permettent de rentrer au cœur même des agglomérations, ce qui n'est pas toujours le cas pour le trafic routier ou ferroviaire.

Journaliste : Délaiées en France au profit de la route et du chemin de fer, les voies navigables intèressent de plus en plus les pouvoirs publics. C'est vrai que c'est un moyen de transport lent, mais cinq fois moins polluant que les autres. Par ailleurs, le transport fluvial a d'autres atouts.

Maryse Colin : L'un des secteurs en grand développement concernant les fleuves, c'est le tourisme, avec les bateaux de promenade et les croisières. Mais il est aussi très facile de piloter un bateau fluvial. Pas besoin d'avoir de permis : on apprend en moins d'une heure à conduire un bateau, qui est comme une sorte de camping-car sur l'eau.

D'après Marina Mielczarek, Chroniques Transports, *RFI*

Épreuve blanche n° 1



50 Exercice 1

Emmanuel Duteil : Bonjour Chloé Lefranc ! Vous avez 25 ans, vous habitez en région parisienne, vous avez fait des études d'économie de l'environnement et c'est comme ça que vous est venue l'idée de réfléchir à un tourisme plus durable. Vous avez alors lancé le site de voyages « Pause-Lenteur ». De quoi s'agit-il ?

Chloé Lefranc : Il y a quelques années, j'ai complètement repensé ma conception du tourisme selon mes convictions. J'ai abandonné le réflexe de l'avion et les listes de choses à voir et à faire. Je voulais voyager plus localement, et surtout ne plus être toujours pressée. Mon ambition, c'est de promouvoir cette norme de voyage plus durable. Pour recréer une sensation d'aventure sans impacter l'environnement, j'ai créé « Pause-Lenteur », qui propose des week-ends à destination mystère en France et en train. Nos séjours sont adaptés aux envies de nos clients, ils leur permettent de découvrir une destination qu'ils n'auraient jamais imaginé visiter, sans s'occuper de l'organisation, tout en étant acteur d'un tourisme durable. Aujourd'hui, nos clients sont 100 % satisfaits de leur séjour et surtout ils ont envie de voyager plus lentement.

Emmanuel Duteil : Parfait. Écoutons maintenant Nathalie Carré, conseillère en création d'entreprises, qui a examiné les forces et les faiblesses de votre projet.

Nathalie Carré : Au-delà du week-end lent, « Pause-Lenteur » est une expérience géniale. On ne s'occupe de rien sauf de remplir un questionnaire et de payer, mais ce n'est pas très cher. On a un sujet de conversation pendant plusieurs jours puisque la destination est un mystère, on peut même faire des paris. On se détend dès le début du week-end parce qu'on n'a pas besoin de conduire, on prend juste les transports en commun et on découvre une ville, on réalise des activités grâce à un guide, on va dans un hôtel éco-responsable. Votre site explique très bien comment tout fonctionne, vous donnez des exemples de week-ends, ça met en confiance les personnes qui n'aiment pas trop l'aventure. J'ai deux suggestions pour vous faire connaître et développer votre base de partenaires. Les Français sont majoritairement prêts à voyager en mode lent, mais ce n'est pas ce qu'ils cherchent sur Internet quand ils organisent leur séjour, on n'a pas plus de 100 à 1 000 recherches par mois sur ce terme. Alors, comment se faire connaître ? Vous pouvez axer la communication sur le côté week-ends pas chers, tout compris, à deux heures de Paris, Lyon, Bordeaux. Parce qu'en effet, les Français sont rarement fixés sur une destination pour leurs week-ends, mais plutôt sur une distance et un prix. Et puis vous pourriez imaginer un système de cartes de membres qui permettent de recevoir des cadeaux écolos, des activités. Plus les

personnes postent de photos de leur séjour, parlent de vous, vous recommandent, plus elles gagnent des points. L'idée c'est de créer un réseau avec toutes les personnes qui apprécient votre solution, de les mobiliser au service du plaisir de la découverte, du confort d'un séjour organisé, et, cerise sur le gâteau, de la protection de l'environnement.

Emmanuel Duteil : Oui..., personnellement, j'aime bien le côté mystère, c'est intéressant, ça interpelle. Chloé, je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi je crois que la préparation du voyage est aussi une source de plaisir, on se projette, on est déjà dans le voyage. Alors est-ce qu'on n'aurait pas finalement deux formes de tourisme qui se complètent ? D'un côté, le grand voyage qu'on fait en famille, qu'on prépare en réfléchissant, en prenant tout son temps, en regardant les photos, les avis des clients, et puis, de l'autre, le petit week-end surprise qu'on fait de temps en temps ?

D'après Élisabeth Assayag et Emmanuel Duteil, « *Slow Break*, un week-end à destination mystère », Les Trophées Europe 1, *Europe 1*



51 Exercice 2

François Saltiel : Bienvenue dans « Le Temps du débat », consacré à la bande dessinée, avec cette question : en quoi la bande dessinée, la BD, peut-elle être un outil de diffusion des connaissances auprès du grand public ? Une tendance s'est dégagée récemment : le développement d'une bande dessinée qui vulgarise la science, autrement dit, qui reformule un discours scientifique spécialisé pour le rendre accessible au grand public. Des auteurs et autrices se servent du dessin expressif et de textes synthétiques pour traduire des champs scientifiques complexes, de la sociologie aux nouvelles technologies en passant par l'économie. Pierre Nocerino, vous avez écrit une thèse sur les auteurs et autrices de bandes dessinées, vous avez travaillé sur les questions de vulgarisation, notamment dans votre champ de recherche, la sociologie. Comment définir la BD de vulgarisation ?

Pierre Nocerino : La BD de vulgarisation a pour ambition de diffuser des savoirs, si possible à un large public qui n'aura pas forcément de compétences scientifiques au départ. C'est une présentation très large de ses objectifs.

François Saltiel : Héloïse Chochois, vous êtes illustratrice de BD, spécialisée en vulgarisation scientifique. En quoi consiste votre travail ?

Héloïse Chochois : Quand je travaille sur une bande dessinée, je commence par rencontrer des scientifiques compétents pour arriver à comprendre le sujet, voire à bien le comprendre, parce que c'est impossible de vulgariser quelque chose qu'on ne comprend pas soi-même. Et après, il y a tout un travail de mise en

scène, de mise en récit de ces informations, en bande dessinée. Je fais le pont entre les scientifiques et les lecteurs.

François Saltiel : Quand vous commencez, que connaissez-vous du domaine ?

Héloïse Chochois : Rien du tout.

François Saltiel : Pierre Nocerino, vous avez mis de la bande dessinée dans votre thèse. Pourquoi ?

Pierre Nocerino : C'était une réflexion sur la manière d'écrire la science. Je voulais montrer que la BD pouvait être un outil de passage des savoirs, y compris quand on s'adresse à des scientifiques dans une thèse, donc le format le plus académique possible, destiné à des collègues sociologues. En tant que chercheur, je suis convaincu que ça peut servir de support pour réfléchir ensemble aux contraintes que l'on a quand on écrit la science.

François Saltiel : Cela a été bien reçu de la part des académiciens, quelques planches de BD dans une thèse ?

Pierre Nocerino : Oui. Quand j'ai commencé, on me disait « C'est de la folie, tu vas passer pour un clown. » Bon, ne pas faire sérieux, ce n'est pas un problème, je crois même que c'est une force parce que ça permet de se distinguer, et je suis convaincu que ça m'a permis parfois d'obtenir des financements. En fait, je me suis très vite rendu compte que le milieu académique dans lequel j'évoluais était très ouvert. J'ai eu des échos très positifs. Je pense que les universitaires ont vraiment envie de lire de la science en bande dessinée, mais ils ne savent pas comment faire, car ils ne savent pas l'évaluer. Or, c'est le cœur de la science, réussir à évaluer les propos ! Ils ne savent pas évaluer la bande dessinée, c'est surtout ça qui pose problème, mais sur le principe, ils sont totalement ouverts.

François Saltiel : Héloïse Chochois, ressentez-vous cet enthousiasme auprès du public ?

Héloïse Chochois : Je pense que oui. Je le vois au niveau du travail, dans le sens où j'en ai, ce qui n'est pas évident dans le milieu de la bande dessinée. En séances de dédicaces, dans les festivals, j'ai rencontré des gens qui n'étaient pas forcément de grands lecteurs de BD à la base, et qui se disaient « Pourquoi pas, le sujet m'intéresse, je vais en profiter pour lire une bande dessinée. » Ils vont choisir la bande dessinée parce que c'est une approche plus ludique qui vient en complémentarité d'autres supports de vulgarisation comme des livres ou des documentaires.

D'après François Saltiel, « Le Temps du débat d'été – La BD, une arme de vulgarisation massive ? », *France Culture*



52 Exercice 3

Document 1

Nina Delvaux : Bonjour Thomas Varin !

Thomas Varin : Bonjour Nina Delvaux !

Nina Delvaux : Vous nous parlez d'une nouvelle expérience urbaine, le *coliving*.

Thomas Varin : Oui. Le *coliving*, à ne pas confondre avec la colocation, consiste à louer une chambre meublée avec généralement une salle de bains, et à partager avec d'autres résidents des services : salle de sport, restauration, bureaux, et de multiples prestations à la carte. La demande de logements en *coliving* a explosé, principalement venant de jeunes actifs, souvent urbains, qui préfèrent profiter d'un logement plus grand quitte à partager une partie de l'espace.

Nina Delvaux : Cette notion de partage des lieux a un avenir ?

Thomas Varin : Oui, le *coliving* correspond aux attentes des jeunes actifs qui cherchent à moins posséder et privilégient un usage avec une valeur ajoutée, c'est-à-dire un accès à des services, plus de flexibilité pour un prix qui doit rester moins cher qu'un loyer classique. Les locataires restent en moyenne sept mois. Certains louent deux ou trois mois, ils n'ont pas envie d'aller à l'hôtel. Ils veulent vivre une expérience collective. Les usagers qui arrivent dans une ville sans la connaître y voient l'occasion de faire des rencontres. C'est une offre qui met aussi en lumière la difficulté de se loger. Des villes saturées, des loyers chers. Les promoteurs immobiliers ont bien compris les besoins, ils s'y intéressent de plus en plus.

Nina Delvaux : Nouvelle expérience urbaine, le *coliving* fait partie de la transformation des façons d'habiter. En attendant qu'il devienne peut-être un jour un mode de vie, c'est une des solutions pour se loger et vivre autrement.

D'après Olivier Marin, « L'urbanisme demain : l'essor du "coliving" », *France Inter*

Document 2

Sébastien Lacombe : Bienvenue sur Radio Mayouri. Je reçois Amélie Prudent, co-auteure avec Marika Ancel, de la méthode *Apprendre pour s'envoler*, parue dans le cadre des journées nationales d'action contre l'illettrisme. On compare l'illettrisme à un mal silencieux. Pourquoi ?

Amélie Prudent : Les personnes en situation d'illettrisme ont été scolarisées, mais elles sont sorties du système scolaire trop tôt. Les savoirs de base sont quelque part dans la mémoire, mais un peu oubliés avec le temps. On ne parle pas beaucoup de ces personnes parce qu'elles se dévoilent très rarement, elles utilisent des stratégies grâce auxquelles on ne détecte pas tout de suite leur illettrisme. C'est justement le silence de ces personnes qu'on souhaite combattre.

Sébastien Lacombe : Pourquoi cet ouvrage ?

Amélie Prudent : Les supports disponibles étaient certes ancrés dans notre culture, mais ils s'adressaient aux enfants, pas du tout au public adulte. J'ai travaillé

sur des fiches de cours adaptées au public concerné, qui partent de notre environnement, avec des choses qui sont dans notre culture. Les ressources pour les enfants peuvent difficilement lever les résistances face à l'apprentissage. Au contraire, elles causent parfois un blocage chez un public sensible et fragile. En illettrisme, il faut savoir qu'une personne qui vient nous voir a déjà des difficultés, et qu'elle a perdu beaucoup d'estime d'elle-même. Donc, il faut d'abord remettre en confiance, que les gens soient à l'aise, qu'ils puissent discuter, et puis après on commence à travailler. Alors, avec madame Ancel, on a souhaité faire une méthode. Puisque les fiches ont fonctionné, forcément la méthode fonctionnera.

D'après Michel Plaisir, « Une méthode géniale d'apprentissage et de lecture qui va changer des vies », Info Campus, *Radio Mayouri Campus*

Document 3

Je suis sociologue et un jour, j'ai fait une conférence sur le bonheur au travail et quelqu'un m'a dit : « Je vous trouve très cynique sur le bonheur en entreprise. C'est quand même très important, parce que des gens qui travaillent dans un cadre formidable seront plus performants. » Ce que je critique, c'est d'instrumentaliser le bonheur dans un souci de performance. Ce raisonnement-là est dangereux, on dit « votre bonheur est un moyen pour vous rendre plus performants ». Je ne crois pas du tout à cette logique. Au contraire, faire en sorte que les salariés soient de plus en plus performants, donner toutes les conditions de la performance rendra les gens heureux, mais faire du bonheur une condition, et non une conséquence, c'est là une énorme erreur de raisonnement dans les entreprises aujourd'hui. On met des baby-foot, des jus d'orange, des plantes vertes, des restaurants, des piscines, il y a même des psychologues maintenant, des ostéopathes, il y a tout dans l'entreprise, et il faut être heureux, parce que si on ne l'est pas, on culpabilise. On a tout pour être heureux et on ne l'est pas. Je fais juste remarquer combien de gens quittent les belles grandes sociétés, les métiers dans les nouvelles technologies, pour devenir boulangers, faire des choses manuelles, parce que là ils ont un pouvoir d'action, ils se réalisent, ils voient la transformation de ce qu'ils sont en train d'entreprendre. Ils ne sont pas dans une abstraction, un « bonheurisme » obligatoire.

D'après Emmanuelle Bastide, « 7 milliards de voisins : le développement personnel nous veut-il vraiment du bien ? »,

RFI

Épreuve blanche n° 2



53 Exercice 1

Henri Daoud : Caroline Dujardin, bonjour !

Caroline Dujardin : Bonjour !

Henri Daoud : Vous avez lancé votre maison d'édition « Mon autre France ». Quel bilan tirez-vous de cette première année en tant qu'éditrice dans l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon ?

Caroline Dujardin : Au niveau de la visibilité de l'archipel, je peux dire que c'est un succès. Trouver des auteurs locaux, développer une relation avec eux, c'est un succès aussi. J'ai réussi à tenir mes objectifs et à éditer cinq ouvrages sur l'année, exactement comme je voulais. Quoi d'autre... ? J'ai travaillé en coopération avec une maison d'édition canadienne implantée depuis 25 ans qui publie comme moi des auteurs de Saint-Pierre-et-Miquelon. Il y a donc une reconnaissance de mes collègues dans le monde de l'édition, ça aussi c'est un franc succès. Après, le côté distribution est plus compliqué. D'une part, c'est un grand succès parce qu'on arrive dans les librairies de métropole, mais c'est peut-être aussi ce qui va causer ma perte puisque tout part de Saint-Pierre-et-Miquelon, avec des frais postaux pour la France absolument énormes !

Henri Daoud : Quel est votre objectif ? Faire connaître le territoire à l'extérieur, ou juste perpétuer la culture locale ?

Caroline Dujardin : Alors, il y a plusieurs objectifs. Au départ, il y a eu un constat : ici, beaucoup de gens écrivent, sont artistes dans l'âme, illustrateurs. C'est incroyable au kilomètre carré le nombre de talents qu'il y a ! L'autoédition est un parcours très compliqué. Je souhaitais être là pour les auteurs qui voudraient être édités. Évidemment, je tiens aussi à faire connaître l'archipel, c'est évident.

Henri Daoud : Des maisons d'édition à Saint-Pierre-et-Miquelon, dans un archipel de 6 000 habitants, il n'y en a pas beaucoup. Se lancer dans ce domaine, c'est un pari risqué, non ?

Caroline Dujardin : Les autres éditeurs des outre-mers m'ont dit que c'était de l'inconscience. J'ai eu envie de tenter parce que c'est un territoire qui a beaucoup de choses à dire, des auteurs qui ont envie de s'exprimer, je le vois avec le nombre de projets qui arrivent. Toutes les maisons d'édition de France et d'ailleurs peuvent être jalouses de mon démarrage. Si on prend le nombre de ventes par rapport au nombre d'habitants c'est un succès incroyable : on est à plus de mille ventes pour 6 000 habitants !

Henri Daoud : Travailler avec vous, ça apporte quoi aux auteurs ?

Caroline Dujardin : La tranquillité, et puis le fait de ne rien avancer au niveau financier puisque j'édite à compte d'éditeur, c'est moi qui fais un pari sur un ouvrage et sur un auteur, donc du coup c'est zéro frais. Après, l'auteur profite de toute la chaîne du livre, le livre va rencontrer des professionnels tout au long de sa route jusqu'à arriver en librairie.

Henri Daoud : Nous sommes actuellement par téléphone avec Gersande Aymé, l'une des auteures que vous avez éditées. Bonjour !

Gersande Aymé : Bonjour !

Henri Daoud : Pour vous, quel était l'intérêt de passer par la maison d'édition Mon autre France ?

Gersande Aymé : Être choisie par une éditrice comme Caroline Dujardin, c'est donner de la valeur à ce qu'on a fait, c'est être considérée comme une écrivaine à part entière. L'éditrice a un œil extérieur, elle a agrémenté mes textes avec le travail d'un dessinateur. C'est une plus-value importante pour une œuvre. La deuxième chose, c'est qu'il y a une vraie littérature et une vraie langue de Saint-Pierre-et-Miquelon du fait de la situation géographique, c'est assez exceptionnel. Dans un proche avenir, l'archipel sera probablement inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. La présence d'une maison d'édition montre que le territoire est particulier en même temps qu'universel. Vous savez, je ne suis pas de l'archipel, et pourtant j'ai écrit sur l'archipel. Une culture se partage. L'identité de ce territoire, ce n'est pas l'isolement, c'est l'ouverture !

D'après Marie Daoudal, « Caroline Dujardin, créatrice de la maison d'édition Mon autre France », L'Invité de la rédaction, *France TV Info*



54 Exercice 2

Amélie Dufay : Pour commencer, plantons le décor ! Sur scène, sous des lumières blanches ou colorées, devant une présentation projetée sur grand écran et face à un public, une jeune fille ou un jeune homme s'avance, micro en main. Soutenu(e) par un animateur maître du temps, elle ou il commence son discours : une succession de faits, de résultats, de questions accrocheuses pour rappeler l'importance de l'enjeu. Il ne s'agit ni d'un humoriste ni d'un entrepreneur qui participe à une conférence pour nous conseiller d'innover ou d'investir notre argent, mais d'une doctorante ou d'un jeune chercheur qui présente le cœur de ses travaux de recherche... en trois minutes chrono. Bienvenue au concours « Ma thèse en 180 secondes », qui permet aux doctorants de présenter leur sujet de recherche en termes simples, au grand public. Le concept est de permettre aux chercheurs de se former à la communication et à l'art de rendre accessible au grand public leur discours scientifique, pour acquérir notamment des compétences transférables sur le marché de l'emploi. Le MT180, comme on l'appelle, vient de faire l'objet d'une enquête passionnante menée par trois sociologues. Jean Frances, l'un des auteurs, nous explique l'origine et l'esprit du dispositif.

Jean Frances : L'université du Queensland, en Australie, est la première à avoir organisé le dispositif à la suite d'une sécheresse. L'initiateur, en prenant sa

douche (les douches étaient minutées à trois minutes), s'est dit que c'était un format intéressant pour contraindre les doctorants à présenter leurs travaux de thèse de manière compréhensible en temps limité. L'idée était aussi de proposer un format ajusté à une certaine vulgarisation et facile à médiatiser à la télé ou à la radio. Au départ, il y a vraiment cette idée de donner à des doctorants l'opportunité de promouvoir leurs travaux dans un format adapté aux exigences médiatiques.

Amélie Dufay : L'enquête qui nous intéresse montre que les participants sont majoritairement satisfaits. Pourquoi ? Parce que l'exercice leur permet de diffuser leurs travaux vers le grand public. Parce qu'ils considèrent ensuite qu'il s'agit d'une formation spécifique, qui leur transmet l'art de prendre la parole en public et de dépasser le format académique qu'ils maîtrisent. Parce que ce concours casse aussi la monotonie qu'ils trouvent parfois dans leur laboratoire.

Jean Frances : Ce que les doctorants nous ont dit de leur expérience, c'est qu'au départ, les directeurs de thèses étaient réticents ou critiques à l'égard de ce dispositif, ils y voyaient une sorte de gadget qui avait bien peu d'intérêt et une perte de temps pour les doctorants. Finalement, au fur et à mesure que le dispositif s'institutionnalise, devient plus connu, il commence à avoir une certaine place dans la vie académique, notamment au nom de la qualité des formations qui précèdent la compétition en elle-même. Comment on leur apprend à parler distinctement, comment on leur apprend à traduire les énoncés compliqués, complexes en un vocabulaire plus simple ; on leur apprend aussi à se déplacer sur une scène.

Amélie Dufay : Toutefois, l'enquête montre aussi les effets négatifs, importants, de ce concours.

Jean Frances : Plutôt que de présenter leurs recherches dans un vocabulaire accessible à tous, les candidats, qui sont en compétition les uns avec les autres, sont incités à faire des promesses scientifiques et à dire « Voilà, je travaille sur telle molécule, et finalement elle va servir à soigner le cancer » ou « elle va directement servir à lutter contre les effets du changement climatique », des choses comme ça. Donc en fait, ils s'obligent à faire des promesses spectaculaires. C'est cela qui nous paraît problématique.

Amélie Dufay : Selon un autre des auteurs, ce concours est « un révélateur du monde de l'enseignement supérieur et de la recherche. Une illustration de notre échec à créer des collectifs s'inscrivant d'ailleurs dans la collaboration que dans la compétition. »

D'après Quentin Lafay, « La Transition – Ma thèse en 180 secondes : symptôme de la spectacularisation de la recherche ? », *France Culture*



55 Exercice 3

Document 1

Inès Migoule : Norbert ne passe pas inaperçu au volant de son prototype. Ce dessinateur industriel a créé une voiture à énergie positive, la première du genre. Elle a beau avoir été bricolée avec beaucoup d'éléments de récupération, avec ses 8 m² de panneaux solaires, elle affiche des performances plus qu'honorables.

Norbert Hansen : On a fait une journée d'essai, on a roulé de 11 heures à 17 heures avec différentes pauses pour réaliser différents réglages, et on a fait 100 km. Les panneaux solaires nous ont fait avancer toute la journée.

Inès Migoule : Quand le véhicule est à l'arrêt, il se transforme en fournisseur d'électricité pour la maison. C'est cela, une voiture à énergie positive. Il suffit d'une rallonge et d'un peu de technologie dans le coffre. Pour Marie-Laure et Vincent, chez qui est installé le prototype, cela couvre les deux tiers des besoins en électricité. Cela démontre qu'une alternative existe aux voitures thermiques polluantes et au tout électrique, solutions peu viables selon ces défenseurs de l'environnement.

Norbert Hansen : On a fait en sorte qu'il n'y ait pas de brevet d'invention déposé sur le véhicule, on l'a rendu public et du coup cela ne nous rapportera rien. C'est juste que cela nous sera profitable à tous, par toutes les améliorations que ça va faire pour notre environnement.

Inès Migoule : Une façon peut-être d'intéresser un constructeur automobile, car Norbert le sait, ce n'est pas une poignée de particuliers qui est en capacité d'améliorer son prototype et de fabriquer son véhicule, taillé selon ses calculs pour rouler jusqu'à 30 000 kilomètres par an.

D'après Antoine Armand, Isabelle Pham, « Ils ont la solution : en Saône-et-Loire, un inventeur donne vie à une voiture à énergie positive », *France Info*

Document 2

Thibaut de Saint-Maurice : « Qu'est-ce que tu fais pour les vacances ? » À force d'être répétée, cette question finit par nous imposer l'obligation de « faire » quelque chose de nos vacances. Pourtant, l'origine du mot « vacances » exprime le vide, l'absence d'occupation... En ce sens, la question est absurde et devrait appeler toujours la même réponse : « Cet été, je ne fais précisément rien », parce que le temps de mes vacances est un temps libre, où il n'y a rien à « devoir faire ». Alors bien sûr, les vacances sont un changement de rythme, d'environnement, d'activité. Mais si on ne fait pas attention, on risque de les envisager comme un projet de plus à réussir. Notre réponse à la question « Qu'est-ce que tu fais cet été ? » va être ana-

lysée, étudiée, comparée aux vacances des autres. Comme s'il fallait appliquer aux vacances la discipline qu'on applique à son travail, comme si cette idéologie du bonheur par la réussite de sa vie ne nous laissait aucun repos et devait gagner jusqu'aux vacances.

Et voilà que le temps libre, le temps des vacances, n'est plus si libre puisqu'il s'agit aussi de réussir ses vacances pour qu'elles projettent une image paradisiaque partagée sur les réseaux.

Peut-être que pour que les vacances soient bonnes, il ne faut pas qu'elles soient une nouvelle tâche « à faire ». De toute façon, une bonne partie du bonheur de ces vacances se fera tout seul, selon les rencontres, la météo, les humeurs des uns et des autres, mais surtout selon la réserve de liberté qu'elles vont nous apporter.

D'après Thibaut de Saint-Maurice, « La Chronique de Thibaut de Saint-Maurice : pourquoi faudrait-il faire quelque chose pendant ses vacances », *France Inter*

Document 3

Pierrick Hoffmann : Rien ne prédestinait la famille Gobert, originaire de Lorraine, à traverser la frontière du Luxembourg pour y ouvrir un restaurant. On écoute Sandra Gobert.

Sandra Gobert : La situation était difficile dans le commerce du textile où on travaillait avant. Mon père, avec son tempérament énergique, a décidé un jour de se lancer dans la restauration. J'étais pleine d'appréhensions, mais j'ai suivi.

Pierrick Hoffmann : Quelques années plus tard, la sœur cadette est arrivée en renfort. Qu'est-ce que ça implique de travailler en famille ?

Sandra Gobert : On est très proches. Ma sœur a des atouts que je n'ai pas, et inversement. Moi je suis plus dans la salle, tandis qu'elle est plus en amont, avec la logistique interne du restaurant. Dans la restauration, on vit des moments très forts parce que le temps d'un service c'est court, il peut se passer plein de choses : la satisfaction du client qui nous donne une bonne adrénaline, ou alors quelqu'un qui s'énerve... Avec le mélange des rapports familiaux, ça peut être assez explosif. On ne s'ennuie pas.

Pierrick Hoffmann : Si exister à l'écart de la capitale n'est pas facile, la famille est cependant fière de cultiver une certaine authenticité loin de l'agitation de Luxembourg-Ville.

Sandra Gobert : On n'est pas une adresse particulièrement à la mode. On veut faire bien notre métier pour que le client soit content, pas pour qu'il soit content d'être vu ici. On a réussi à passer d'un commerce à l'autre parce que notre base, c'est le rapport d'hospitalité avec le client. Qu'on ait un magasin ou un restaurant, ce principe renvoie au travail bien fait.

D'après Raphaël Ferber, « Une table, une histoire : la Maison Lefèvre, de la famille Sidoni », *RTL*

Épreuve blanche n° 3



56 Exercice 1

Emmanuelle Bastide : Nous nous penchons aujourd'hui sur le phénomène mondial du développement personnel. Les étagères des librairies sont pleines d'ouvrages aux titres attirants. Sur Internet, les vidéo-conférences se multiplient pour aller mieux, réussir au travail et dans sa vie privée, pour arriver à un bonheur qui semble inaccessible sans travail sur soi-même. Thierry Jobard, vous travaillez en librairie et vous êtes énérvé par la quantité d'ouvrages de développement personnel qui se vendent dans votre boutique.

Thierry Jobard : Oui, en 10 ans on a multiplié le nombre de titres par deux. En moyenne sur l'année, il en sort quasiment un tous les jours.

Emmanuelle Bastide : Depuis quand avez-vous constaté un intérêt pour ces livres ?

Thierry Jobard : Il y a eu plusieurs vagues, mais celle sur laquelle nous sommes encore aujourd'hui date des années 2000 !

Emmanuelle Bastide : Nous avons avec nous en ligne Judicaël qui nous appelle de Libreville au Gabon. Judicaël, qu'aimez-vous dans ces livres de développement personnel ?

Judicaël : Je suis entrepreneur. Je dirais que le développement personnel m'apporte énormément de bien-être dans ma vie en général mais en particulier dans ma vie d'entrepreneur. Ça m'a permis de voir autrement le monde, l'éducation reçue des parents, la société, l'école. Donc ces livres m'ont appris à devenir une meilleure version de moi-même. Et cela me rend heureux.

Emmanuelle Bastide : Thierry Jobard, que reprochez-vous à ces livres ?

Thierry Jobard : Je suis assez prudent par rapport au fait que quelqu'un qui ne me connaît pas puisse m'expliquer comment, moi, je peux aller mieux, ainsi que des millions d'autres, puisque finalement les livres se vendent à des millions d'exemplaires dans le monde. Cette idée-là me gêne profondément. Cette idée de passer par quelqu'un d'autre, que je ne connais pas, qui va m'expliquer qui je suis vraiment, et comment je devrais être. D'autre part, je vois quotidiennement des clients qui expriment un certain mal-être, qui parlent de dépression. Il y a une réelle souffrance. J'ai peur que le développement personnel apporte un soulagement tout à fait temporaire alors qu'une vraie douleur peut être derrière, qui, elle, doit être prise en charge par quelqu'un dont c'est le métier. En général, les gens qui écrivent des livres de développement personnel, jamais ils n'utiliseront le mot « thérapeute » puisqu'ils ne sont pas des thérapeutes. Ils vont utiliser tout un vocabulaire, « accompagnateur de vie », « coach de

vie », « guide », mais, jamais, en cas de douleur réelle, ils ne pourront vous aider vraiment.

Emmanuelle Bastide : Est-ce qu'il y a un profil-type des personnes qui s'intéressent au développement personnel ?

Thierry Jobard : En grande majorité ce sont des femmes. Mais je fais confiance aux spécialistes du marketing pour trouver de nouveaux marchés plus masculins... Ce sera selon une autre approche moins psychologique, plus pragmatique, dans une visée de réussite qui soit à la fois privée et professionnelle, avec cette idée d'affirmer sa puissance, *Les 48 lois du pouvoir*, ça c'est le genre de titres qui se vendent beaucoup, et ce sont les hommes qui achètent ça.

Emmanuelle Bastide : Que propose un coach exactement ?

Thierry Jobard : Il propose de remplacer l'aide de proximité qu'on avait avant et il s'adresse à des individus totalement seuls. On ne va pas voir ses amis, ses parents, sa famille, on va trouver quelqu'un d'extérieur qui va nous faire avancer. En supposant, bien sûr, qu'il y a un sens et un exemple à suivre. Mais quel sens et quel modèle ? Ce sont ces coachs qui les fixent et qui nous disent : voilà ce que tu dois faire. Donc eux connaîtraient finalement le chemin par lequel un individu doit passer, sur lequel il va l'accompagner. Alors qu'il me semble, moi, que chacun a son propre chemin à suivre et à construire lui-même.

D'après Emmanuelle Bastide, « Le développement personnel nous veut-il vraiment du bien ? », 7 milliards de voisins, RFI



57 Exercice 2

Cheikh Diouf : En s'appuyant sur la toute-puissance du numérique, les jeunes Africains parviennent aujourd'hui à révolutionner des secteurs prioritaires comme l'éducation, la santé, le transport, l'agriculture, et j'en passe, car la liste est très longue. C'est parce que nous savons que cette jeunesse a un incroyable talent que nous avons lancé Medi-Up, le podcast qui fait la promotion de l'entrepreneuriat et de l'innovation technologique en Afrique. Aujourd'hui, nous allons en Guinée où nous attend Fadima Diawara, la conceptrice de Kunfabo, une marque de smartphones adaptés aux réalités africaines. Bonjour Fadima Diawara.

Fadima Diawara : Bonjour Cheikh.

Cheikh Diouf : Fadima, que signifie Kunfabo, le nom que vous avez donné à votre smartphone ?

Fadima Diawara : Kunfabo, c'est en langue malinké qui est parlée chez moi en Guinée, ça signifie « être en contact, avoir des nouvelles », également « satisfaire sa curiosité ».

Cheikh Diouf : Lorsque vous avez créé ce smartphone, vous avez voulu mettre à la disposition des Africains un téléphone auquel ils pourront s'identifier.

Fadima Diawara : Oui, quand j'ai commencé le projet il y a quatre ans, je ne connaissais pas de marque africaine donc je me suis dit qu'il y avait un besoin. C'est important car je suis de la génération d'Africaines qui s'affirme, qui tient à son africanité, donc Kunfabo vient en quelque sorte pour combler ce manque. J'ai voulu mettre les consommateurs africains au centre de la marque grâce à nos applications qui les accompagnent, proposer un produit de qualité fait par des Africains. Je me suis dit qu'il y avait un vide, et la nature a horreur du vide, donc on a essayé de combler ce vide-là avec Kunfabo. Je pense que la majorité des personnes qui utilisent Kunfabo aujourd'hui sont fières de cette marque et de cette africanité mise en avant.

Cheikh Diouf : Fadima, lorsqu'on a les yeux sur votre smartphone, c'est comme si on retrouvait l'Afrique en miniature, il y a des applications purement africaines. Une d'entre elles m'a particulièrement marqué, il s'agit de « Retrouvez-moi », en traduction française. Quelle est son utilité ?

Fadima Diawara : On a pensé à tout pour étonner le consommateur africain et l'accompagner au quotidien. Concrètement, c'est une application de géolocalisation des centres de santé, hôpitaux et pharmacies de proximité qui fonctionne sur tout le continent africain. Le but est de mettre la technologie au service de la santé pour sauver des vies.

Cheikh Diouf : J'ai vu qu'on pouvait aussi avec Kunfabo voyager au royaume des saveurs africaines. Une application nous permet de savoir comment préparer des spécialités marocaines, sénégalaises, ivoiriennes, etc. Comment est-ce possible d'avoir cette constellation de gastronomie dans Kunfabo ?

Fadima Diawara : Sur l'application Afrocook, nous avons récapitulé des recettes de 54 pays d'Afrique pour faire connaître l'art culinaire et proposer des contenus de qualité à nos utilisateurs. Afrocook a beaucoup de succès, et je profite de cette interview pour dire que dans la nouvelle version qui va arriver très bientôt, on va permettre aux gens de poster des recettes, de partager un peu partout pour faire vraiment connaître l'art culinaire africain.

Cheikh Diouf : Votre ambition est de créer des milliers d'emplois sur le continent. Comment comptez-vous y parvenir ?

Fadima Diawara : Nous avons une vision large et continentale pour notre marque. Pour le moment, malheureusement, on est obligés de délocaliser la production hors du continent. Cependant, nous développons en Afrique nos applications, nous faisons le design, les animations en 3D. Nous voudrions vraiment relocaliser la production, créer une usine d'assemblage de ces dispositifs sur le continent pour créer de la richesse, faire un transfert de technologie, faire de Kunfabo un centre où les jeunes innovateurs africains

peuvent travailler ensemble, collaborer et exprimer leur créativité. Nous nous donnons cinq ans pour implanter notre usine. Cela suppose d'avoir accès aux investissements nécessaires pour lancer ce vaste projet.

D'après Cheikh Diouf, « Medi-Up – Kunfabo, un smartphone adapté aux réalités africaines », *Medi1Radio*



58 Exercice 3

Document 1

Charly Torres : Enfin un magazine guyanais 100 % féminin ! Nous en parlons avec Vanessa Gittens, rédactrice en chef de *Mo Women*. Bonjour Vanessa Gittens !

Vanessa Gittens : Bonjour !

Charly Torres : Comment est-ce que l'idée a germé ?

Vanessa Gittens : Elle est partie des femmes dans l'équipe du magazine *Mo News*. On s'est dit qu'il y avait quelque chose à faire. Par rapport à tout ce qui se passe ces dernières années, on voit que les femmes veulent s'affirmer.

Charly Torres : Il y a eu des magazines féminins en Guyane qui ont plus ou moins marché. Pourquoi le vôtre fonctionnerait mieux ?

Vanessa Gittens : On se démarque par la qualité du contenu. C'est un magazine d'information féminin, pas juste féminin. On ne veut pas juste mettre en avant les cosmétiques et les régimes, on veut ouvrir le champ des possibilités, montrer qu'il y a des parcours exceptionnels, qu'une femme peut être pilote, chef d'entreprise, etc. Ce sont ces sujets-là que l'on veut traiter, pas que la mode, la déco, la cuisine. On aspire à bien plus que ça.

Charly Torres : D'après vous, la demande existe. Vous avez prospecté pour le savoir ?

Vanessa Gittens : On a lancé des groupes sur les réseaux sociaux, ils se sont remplis rapidement, donc on a senti un besoin de créer du lien, un réseau de femmes, de femmes d'influence même. On a compris que les femmes voulaient s'entraider.

Charly Torres : Les femmes guyanaises ne sont-elles pas assez valorisées ?

Vanessa Gittens : Je ne trouve pas. Il y a des actions, mais je pense qu'il faut appuyer plus. Si on ne le fait pas par nous-mêmes, personne ne le fera pour nous.

D'après Charly Torres, « L'Invi Thé Café : Vanessa Gittens, rédactrice en chef du nouveau magazine 100 % féminin : *Mo Women* », *La1ere.francetvinfo*

Document 2

Amina Choukri : La Philharmonie accueille aujourd'hui la première session de l'Académie de l'Orchestre de Chambre de Paris. Réservée à de jeunes compositrices, cette Académie a pour vocation d'aider les jeunes artistes et d'œuvrer en faveur de la parité, car avec moins de 10 % de femmes dans la profession, il y a des progrès à réaliser.

Ce matin, c'était le premier atelier d'écriture en présence de musiciens et de tuteurs-compositeurs. Les compositrices ont travaillé avec un ensemble musical dont fait partie le violoniste Hector Gadez. Écoutons-le.

Hector Gadez : Chacun a des choses à dire. Les compositrices affinent, corrigent au fur et à mesure. C'est un travail de laboratoire, on est à leur disposition, on leur donne un orchestre. La première fois, cela peut être impressionnant car on ne sait pas encore comment écrire pour l'orchestre. C'est en travaillant par étapes qu'on apprend à apprivoiser l'orchestre. Les académiciennes nous présentent des extraits, on voit avec elles ce qui va et ce qui ne va pas, et elles, elles se servent de nous pour tester leurs compositions. En une année d'Académie, on peut gagner plusieurs années d'expérience.

Amina Choukri : Nous avons demandé à Eva Maheut, académicienne, ce que cela faisait d'entendre jouer ce qu'elle avait écrit.

Eva Maheut : Confronter notre écriture avec la manière dont les musiciens vont l'interpréter permet d'apporter des solutions à certains problèmes. Les musiciens peuvent nous aider à écrire de manière plus compréhensible.

Amina Choukri : Pour les quatre académiciennes, cet apprentissage se clôturera avec la commande d'une pièce d'orchestre. Elle sera dirigée par Damien Maupin dans différentes salles de Paris.

D'après Sofia Anastasio, « Reportage : l'Académie des jeunes compositrices de l'Orchestre de Chambre de Paris », *France Musique*

Document 3

Nora Teissier : L'entreprise Ecobal, située près de Belfort dans l'Est de la France, innove en appliquant à tous les niveaux de l'entreprise les principes de l'économie. Un concept élaboré par son patron, Gabriel Mijoux, qui se résume par « produire sans détruire ». Bonjour Gabriel Mijoux.

Gabriel Mijoux : Bonjour Nora Teissier.

Nora Teissier : Vous dirigez Ecobal depuis 25 ans. En quelques mots, c'est quoi ?

Gabriel Mijoux : Ecobal réunit 70 personnes autour d'un projet qui est d'entreprendre sans détruire, en fabriquant par exemple des enveloppes en papier, des sachets pour le e-commerce, mais aussi du conseil aux entreprises pour modifier les manières de travailler. On a par ailleurs créé un centre pour former à l'économie de la transition qui permettrait progressivement de produire sans laisser de traces.

Nora Teissier : Plus de 3 000 visiteurs viennent ici chaque année pour apprendre de votre expérience. Ce que vous faites, ça inspire ?

Gabriel Mijoux : Je l'espère ! L'entreprise aujourd'hui n'est plus adaptée aux circonstances du climat, de

l'accumulation des déchets, des polluants, de la souffrance au travail. Nous devons réinventer notre rapport au travail en redécouvrant la simplicité et la modération. Ce qui intrigue peut-être, c'est qu'on arrive à créer un collectif qui privilégie plutôt la coopération que la compétition.

Nora Teissier : Par où commencer ?

Gabriel Mijoux : Il faut d'abord protéger la santé humaine au travail, en changeant par exemple les techniques de production, les matières premières qu'on utilise. En protégeant la santé humaine, très rapidement on protège l'écologie. Et quand on travaille de manière plus écologique, on travaille aussi de manière plus économique.

D'après Anne-Cécile Bras, « C'est pas du vent : les rencontres de l'économie – produire sans détruire, c'est possible, qu'est-ce qui bloque ? », *RFI*

Épreuve blanche n° 4



59 Exercice 1

Nanette Ziadé : Bonjour Valérie Cachard !

Valérie Cachard : Bonjour Nanette !

Nanette Ziadé : Vous êtes très familière avec l'écriture, le théâtre, mais sur le sujet qui nous réunit aujourd'hui, vous êtes opératrice culturelle pour un atelier de formation et de rencontre d'artistes francophones organisé à Hammana-Maison d'artistes. Quelle est l'origine de ce projet ?

Valérie Cachard : Je fais partie de la commission internationale du théâtre francophone. Nous souhaitons réunir des artistes francophones d'un peu partout qui ne se connaissent pas, les amener à travailler ensemble pendant dix jours pour ensuite, éventuellement, qu'ils continuent à collaborer.

Nanette Ziadé : Ce qui vous réunit c'est un thème commun à tous ?

Valérie Cachard : Absolument. On a choisi le thème de l'hospitalité et du voyage, donc les itinérances, voyager léger et se nourrir d'ailleurs...

Nanette Ziadé : Voyager léger, quand on parle de voyage tout court et quand on parle de s'en aller de son pays, c'est différent. Il s'agit aussi de ça ?

Valérie Cachard : L'exil fait partie des thématiques abordées mais c'est surtout tout ce qu'on amène avec soi quand on se déplace d'un espace à l'autre. Tout ce qu'on décide de laisser sur place une fois arrivé, et avec quoi on décide de repartir.

Nanette Ziadé : C'est faire le tri par rapport aux idées reçues ?

Valérie Cachard : Oui, surtout qu'au Liban il y a énormément d'idées reçues. Les gens n'arrêtent pas de dire qu'ils sont surpris de l'accueil, de la manière dont

on leur parle. C'était l'objectif avec le thème de l'hospitalité, se réunir. J'ai choisi de travailler avec Hammana-Maison d'artistes, une maison dans laquelle on habite tous ensemble depuis une semaine. C'est très important pour le projet. De cette maison il va sortir un autre projet. Vendredi prochain, tout le monde est invité à partager avec nous le repas des rencontres. C'est une performance qui va prendre des formes multiples.

Nanette Ziadé : Hormis le théâtre, quelle autre forme, alors ?

Valérie Cachard : On a des danseurs, des chanteurs dans le groupe et on est en train de construire au jour le jour ce qui va être présenté. Je ne sais pas encore à quoi ça va ressembler mais on a déjà pas mal d'outils dans les valises, donc surprise !

Nanette Ziadé : Aurélien Zouki, bonjour ! Vous êtes co-directeur artistique de Hammana-Maison d'artistes. Qu'est-ce que cette merveilleuse expérience vous apporte ?

Aurélien Zouki : Un nouveau souffle, beaucoup de belles énergies venues du monde entier. Pendant tout le séjour on propose un laboratoire de création où les uns et les autres vont mettre en commun des outils de création artistique. Nous insufflons une dynamique de travail en mettant en place des laboratoires d'exploration de tous ces univers qui ont été rassemblés dans la maison pour présenter quelque chose en fin de parcours.

Nanette Ziadé : Pourquoi cette thématique sur le voyage, la rencontre de l'autre ?

Aurélien Zouki : Aujourd'hui, on vit dans une époque où tout est fait pour qu'on ait peur de l'autre, on se renferme dans sa propre bulle. Un des grands enjeux de nos sociétés, c'est de continuer de nourrir la curiosité, l'envie de rencontres et de se confronter à la différence de l'autre qui n'est pas un obstacle à ce qu'on puisse vivre ensemble. On a tous des histoires, des héritages, on vient de parties du monde où il s'est passé des choses très différentes, où il y a des enjeux actuels qui ne se ressemblent pas. Aujourd'hui, je pense que c'est très important que nos métiers touchent à ce qui nous rassemble, à ce qui fait notre humanité commune. Pour rencontrer les autres, il faut se défaire de certains masques dont on a besoin au quotidien. Hammana-Maison d'artistes est un lieu sûr, accueillant. On peut s'exposer dans nos fragilités mais en même temps aussi dans ce qu'on a à partager.

D'après Nanette Ziadé, « Valérie Cachard et la pépinière de Hammana », *Radio Liban*

Stéphanie Fellen : Antoine, tu viens de lancer Éco-Jouet, après avoir travaillé pendant sept ans dans le monde du jouet. Pourquoi t'intéresses-tu à cet univers ?

Antoine Bailly : Alors moi, j'ai grandi à l'écart de la télé. Chez nous, ce n'était pas le film du soir, c'était le jeu du soir. J'ai deux frères et une sœur, du coup avec mes parents on était six, c'était parfait pour les jeux de société ! Après avoir étudié le commerce, j'ai eu la chance d'avoir de belles opportunités professionnelles dans ce secteur.

Stéphanie Fellen : À quoi ressemble l'univers du jouet aujourd'hui ?

Antoine Bailly : Oh, c'est un marché qui prend des formes diverses : jeux de société, jouets d'éveil, jouets de plein-air, figurines, puzzles. C'est un des rares marchés qui parle aux parents comme aux enfants. Il y a donc deux publics à convaincre, deux cibles complémentaires. Parfois, c'est très compliqué, il y a des tendances qui sortent comme ça, on ne sait pas pourquoi, issues des cours de récréation ou d'autres phénomènes. Parfois, il y a des produits auxquels on croit beaucoup et qui ne marchent pas du tout. Les enfants, c'est eux qui décident à la fin. D'un point de vue marketing, c'est ce qui fait la richesse de cet univers !

Stéphanie Fellen : Tout le monde a au moins une fois dans sa vie acheté un jouet...

Antoine Bailly : Oui, c'est un des seuls produits que chacun a eu à un moment entre les mains, c'est un objet assez universel qui a une vraie valeur sentimentale pour beaucoup de gens.

Stéphanie Fellen : Qu'est-ce qui t'a poussé à rechercher un impact positif avec Éco-Jouet ?

Antoine Bailly : Une évolution assez personnelle dans ma façon de consommer, de voir l'impact des produits sur l'environnement. Je me rends d'autant plus compte des changements climatiques que je pratique beaucoup les sports de montagne. Par ailleurs, je ne me retrouvais plus forcément dans un modèle de grosse entreprise internationale très centralisée au niveau des prises de décision. J'ai compris que, pour faire avancer les choses, ce serait plus simple de partir d'une feuille blanche et d'écrire le projet qui fait sens pour moi. Et j'ai aussi constaté l'impact assez considérable du jouet sur l'environnement. Les jouets ont une durée de vie quasi-illimitée, et pour autant, selon certaines études, l'enfant va jouer avec pendant huit mois en moyenne parce qu'il grandit et passe à autre chose. De ce fait, ça génère beaucoup de déchets difficilement recyclables, il y a plein de composants, différents types de plastique. J'ai eu envie de proposer un projet qui repense le jouet dès sa fabrication, et ensuite au niveau de l'utilisation. C'est vraiment le cycle de vie du produit que j'ai souhaité faire évoluer.



60 Exercice 2

Stéphanie Fellen : Bonjour Antoine Bailly !

Antoine Bailly : Bonjour !

Stéphanie Fellen : Ça se passe comment concrètement ?

Antoine Bailly : Dès sa conception, le jouet va être pensé pour gérer sa fin de vie. Nos jouets doivent avoir un seul type de plastique, issu du recyclage, mais qui respecte aussi toutes les normes au niveau de la sécurité. Nous voulions que nos produits nous reviennent en fin de vie pour que nous puissions gérer entièrement leur recyclage. On a donc imaginé les premiers jouets consignés. Quand le jouet n'est plus utilisé, les parents peuvent nous le renvoyer gratuitement et bénéficier d'un bon d'achat de 15 % de la valeur du produit. Nous, ça nous permet de rentrer dans notre boucle vertueuse. Et le produit qu'on va recevoir, on va soit le recycler, donc le détruire et le remettre dans notre circuit de fabrication s'il est trop abîmé, ou s'il est en bon état, on va le nettoyer, le reconditionner et le revendre en jouet de seconde main.

D'après Stéphanie Fellen, « # 25 – Pierre Véron, Fondateur du Jouet Simple », Podcast *Business Impact*



61 Exercice 3

Document 1

Martin Smetana : Je vais vous parler ce matin de cartes cadeaux.

Nadine Nguyen : Pardonnez-moi, mais les cartes cadeaux existent depuis un certain temps quand même...

Martin Smetana : Vous avez raison, depuis 2005, c'est une idée qui a fait son chemin. En France, le marché connaît un immense succès. La carte cadeau est certainement une idée intéressante. Si on pense à toutes les conséquences de nos cadeaux, cela évite d'offrir le mauvais jouet, le mauvais accessoire. De plus, on sait exactement ce qu'on dépense, ce qui est synonyme d'un budget maîtrisé, et vu le contexte économique, ce n'est pas forcément une mauvaise chose ! Il existe de plus en plus de cartes dites « éthiques ». Étiquette, Commers'aide, ou encore France Cadeau marchent bien, et derrière, il y a une démarche : du local, du fabriqué en France ou pas trop loin, dans des conditions plus durables, l'écologie aussi qui n'est jamais bien loin. On est clairement très éloignés des multinationales.

Nadine Nguyen : Alors ces cartes fonctionnent exactement comme n'importe quelle carte cadeau ?

Martin Smetana : Absolument, après chacune son positionnement. Pour Étiquette, c'est la promesse d'une carte cadeau éthique, écologique et solidaire. Derrière c'est une coopérative à but non lucratif qui travaille essentiellement avec des artisans et des acteurs du commerce équitable. Commers'aide, elle, soutient les commerces de proximité. C'est l'occasion de découvrir son patrimoine commercial local. C'est

aussi un moyen d'initier à cet univers de la consommation responsable des gens qui n'en sont pas forcément familiers et qui vont peut-être y prendre goût, d'une pierre deux coups.

D'après Valère Corréard, « *Le Social Lab* : offrir une carte cadeau éthique : utile et agréable », *France Inter*

Document 2

Marie-Louise Tremblay : Connaissez-vous la « Journée du oui », où vous répondez positivement à toutes les demandes de vos enfants ? Est-ce une bonne idée ? Je suis allée voir un neuropsychologue avec mes questions. Le docteur Petersen nous répond.

Nils Petersen : La « Journée du oui », c'est intéressant, cela montre notre tendance de parents à dire non peut-être un peu trop souvent. On a tendance à surprotéger nos jeunes. Est-ce qu'on doit dire non quand ils veulent jouer sous la pluie ou prendre tous les oreillers de la maison pour s'en faire une cabane dans le salon ? Souvent nous avons ce premier réflexe-là par peur qu'il se passe quelque chose. La « Journée du oui » va permettre de bâtir un souvenir incroyable avec notre jeune. Ce qui crée du lien avec nos amis, dans la vie, ce sont les souvenirs qu'on a avec eux. Alors une journée où on fait tout ce qu'on veut, c'est bien une fois. Mais il faut que ce soit balisé.

Marie-Louise Tremblay : Oui, alors bien sûr quand je l'ai fait avec ma fille, il y avait un budget et une distance maximale, il n'y avait rien de dangereux, rien d'illégal. Docteur, la « Journée du oui » est-elle recommandée pour toutes les familles ?

Nils Petersen : Là, je ne suis pas entièrement d'accord. J'ai rencontré des enfants plus instables et hyperstimulables, qui perdent facilement le contrôle, qui versent dans la crise en cas de déception. Pour eux, une journée intense et pleine d'événements peut être difficile à gérer. On risque de ne pas atteindre l'objectif, passer une belle journée et construire de beaux souvenirs.

D'après Marie-Josée Gauvin, « Salut Bonjour : une "journée oui" avec les enfants, est-ce une bonne idée ? », *Vie de famille*

Document 3

Paula Vieira : Il y a parfois dans la vie des choix difficiles à faire... Par exemple, pour un sportif de haut niveau, devoir choisir entre carrière et études. C'est ce que vient de vivre Tomi Fischer, un Alsacien de 24 ans. Il est volleyeur et a rejoint l'équipe de France, en pleine préparation pour les prochains Jeux olympiques. Dans ce cadre-là, Tomi Fischer était en stage avec son équipe à Mulhouse. C'est un tournant dans sa carrière. Problème pour le jeune sportif : il devait passer des examens pour obtenir son diplôme de BTS, exactement pendant sa préparation avec l'équipe de France. Il a donc demandé à l'administration un amé-

nagement pour pouvoir passer ses épreuves sereinement, comme il le raconte.

Tomi Fischer : J'ai envoyé tous les justificatifs, mais on m'a gentiment répondu que je devais choisir entre ce stage et mon BTS. C'est quand même fou. Cela veut dire qu'il serait absolument impossible de faire en même temps du sport de haut niveau et des études.

Paula Vieira : La discussion a tourné au dialogue de sourds. Tomi Fischer a quand même écrit à la ministre des sports pour lui demander son aide. Il a bien fait,

parce que son histoire est remontée jusqu'au Président de la République qui a demandé au gouvernement de régler le problème. Tomi Fischer va attaquer sa première compétition avec le sourire. Et si l'aventure olympique se poursuit, il croisera sans doute d'autres sportifs qui ont, eux aussi, dû s'organiser, entre compétition et examens...

D'après Xavier Monferran, « Esprit Sport : Léo Meyer, le casse-tête des examens et du sport de haut niveau ! »,

France Inter

Corrigés

Je découvre le DELF

À votre avis...

1 a. Le DELF est un diplôme reconnu dans le monde entier. **2** c. Le DELF est valable toute la vie sans échéance de validité dans le temps. **3** b. Faux (car les DELF sont indépendants les uns des autres).

Observez le diplôme du DELF (recto)

1 Diplôme d'études en langue française. **2** a. ; b. ; d. ; e. ; f. ; h.

Observez le diplôme du DELF (verso)

1 c. Il y a cinq notes : une note pour chacune des quatre activités langagières et une note finale qui est la somme des quatre notes obtenues. **2** Les épreuves de l'écrit et de l'oral sont notées sur 25 points. **3** La note finale est 65,50/100. **4** Pour obtenir le diplôme, il faut avoir un minimum de 50 points. **5** a. Faux. La note éliminatoire est en dessous de 5. ; b. Vrai. 4 est une note éliminatoire. ; c. Faux. Je dois avoir au moins 50 points pour obtenir mon diplôme. ; d. Vrai.

Observez la 1^{re} page des épreuves du DELF

1 a. ; b. ; d. **2** c. 2 h 30. **3** La production orale.

Les épreuves collectives

1 Type d'épreuves : a. 30 minutes ; b. 1 heure ; c. 1 heure.
Pendant les épreuves : a. : Non ; b. : Oui ; c. : Non ; d. : Non ; e. : Oui.

Compréhension de l'oral

Je découvre

Activité 1

1 a. **2** a. ; **3**. a. Vrai ; b. Faux (deux écoutes maximum pour certains exercices, une seule écoute pour d'autres), c. Faux.

Activité 2

Document 1 : domaine professionnel ; Document 2 : domaine éducationnel ; Document 3 : domaine personnel ; Document 4 : domaine public.

Activité 3

a. Vrai ; b. Faux (il faut cocher une case.)

Activité 4

a. Faux. ; b. Faux. ; c. Faux. ; d. Vrai.

Activité 5

1 Document 1 : interview ; Document 2 : témoignage ; Document 3 : débat ; Document 4 : reportage ; Document 5 : chronique.

2. Document 1 : nuancé ; Document 2 : neutre ; Document 3 : ironique ; Document 4 : critique.

3 Document 1 : la colère ; Document 2 : le doute ; Document 3 : l'admiration ; Document 4 : la satisfaction ; Document 5 : la déception.

4 Document 1 : la nuance ; Document 2 : la critique ; Document 3 : l'enthousiasme.

5 1. La beauté ; 2. La vie à l'étranger ; 3. La peur.

6. Faits ou exemples : Le contact avec les animaux est bénéfique pour l'homme, notamment pour les personnes âgées, comme les voisins retraités ou une grand-mère possédant des chiens. L'échange passe par le regard, ce qui augmente le taux d'ocytocine (selon une enquête japonaise).

Arguments : L'animal est rassurant. Un vrai échange se crée avec lui.

7. Informations principales : Le bruit est partout dans notre vie quotidienne. Notre environnement sonore ne respecte pas les niveaux de tolérance définis par l'Organisation mondiale de la santé.

Informations secondaires : Chaque année en Europe, environ 10 000 décès prématurés seraient liés à la pollution sonore. Cette pollution provoque un stress chronique dans notre organisme, et elle affecte notre cerveau, qui a besoin de moments de silence pour bien fonctionner.

8. En effet, le travail devrait connaître une vraie transition, qui a commencé pour certaines entreprises avec le télétravail partiel. L'obstacle à éviter est de gérer les nouvelles formes de travail avec les méthodes habituelles : il faut les repenser.

Je m'entraîne

Partie A. Comprendre les informations essentielles d'un document radiophonique

Activité 1

→ Comprendre l'exercice

A. 1 Mots-clés : jeunes ; parents ; réchauffement climatique ; pression sur les jeunes ; avenir de la planète ; reproche ; engagement ; actions ; éco-anxiété ; écologie.

2 Thème du document : Les jeunes et l'avenir de la planète.

B. 1 c. Une émission sur un débat de société.

2 a. Un étudiant. ; d. Une sociologue. ; f. Une étudiante.

D. 2 bcp : beaucoup
générat° : génération
org° : organisation
associat° : association
sté : société

3 Avant : avt
Pendant : pdt
Donc : dc
Baisse : ↘
Augmentation : ↗
Action : act°
Paragraphes : §
Pourcentage : %

socx : sociaux
réchauffnt : réchauffement
changemnt : changement
≠ : différent
= : égal

Travail : W
Femme : ♀
Homme : ♂
Même : m̂
Temps : tps
Inférieur : <
Supérieur : >
Question : quest°

→ Répondre aux questions type DELF

E. 1 c. ; **2 b.** ; **3 a.** ; **4 b.** ; **5 c.** ; **6 a.** ; **7 b.**

Activité 2

1 c. ; **2 b.** ; **3 c.** ; **4 c.** ; **5 b.** ; **6 a.** ; **7 a.**

Activité 3

1 b. ; **2 c.** ; **3 b.** ; **4 c.** ; **5 c.** ; **6 a.** ; **7 b.**

Activité 4

1 b. ; **2 a.** ; **3 b.** ; **4 c.** ; **5 c.** ; **6 b.** ; **7 c.**

Activité 5

1 c. ; **2 c.** ; **3 a.** ; **4 a.** ; **5 a.** ; **6 a.** ; **7 a.**

Activité 6

1 a. ; **2 b.** ; **3 c.** ; **4 b.** ; **5 b.** ; **6 c.** ; **7 c.**

Activité 7

1 b. ; **2 c.** ; **3 c.** ; **4 a.** ; **5 b.** ; **6 c.** ; **7 c.**

Activité 8

1 a. ; **2 a.** ; **3 b.** ; **4 c.** ; **5 b.** ; **6 c.** ; **7 b.**

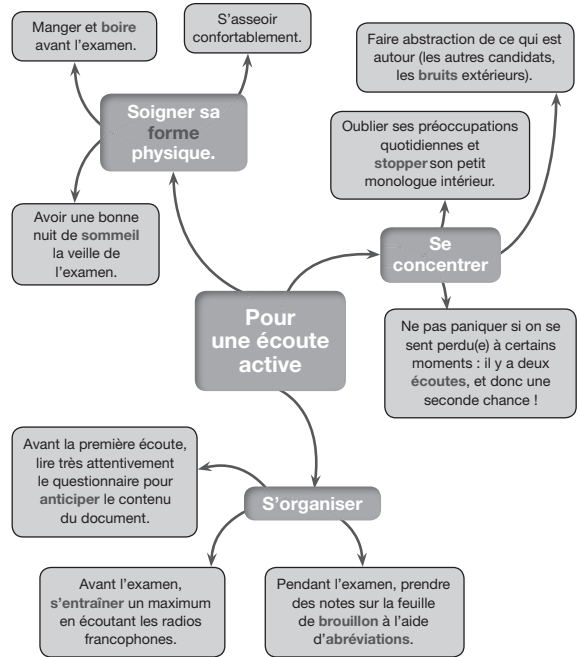
Partie B. Comprendre les informations essentielles d'un document radiophonique

Activité 1

→ Comprendre l'exercice

- A. 1 d.** Les études supérieures.
- 2** Trois personnes vont s'exprimer dans ce document : Armelle Delplace, Christophe Diaz et le journaliste.
- 3** Les mots les plus répétés sont : étudiants, jeunes, université(s).
- 4 (Réponse libre)** Quel est le rôle de l'université dans la formation des étudiants ?

C.



→ Répondre aux questions type DELF

D. 1 b. ; **2 c.** ; **3 a.** ; **4 b.** ; **5 a.** ; **6 b.** ; **7 a.**

Activité 2

1 b. ; **2 a.** ; **3 a.** ; **4 c.** ; **5 a.** ; **6 a.** ; **7 c.**

Activité 3

1 b. ; **2 b.** ; **3 c.** ; **4 b.** ; **5 c.** ; **6 a.** ; **7 c.**

Activité 4

1 c. ; **2 c.** ; **3 a.** ; **4 b.** ; **5 a.** ; **6 a.** ; **7 b.**

Activité 5

1 a. ; **2 b.** ; **3 a.** ; **4 b.** ; **5 b.** ; **6 a.** ; **7 b.**

Activité 6

1 a. ; **2 c.** ; **3 c.** ; **4 c.** ; **5 c.** ; **6 b.** ; **7 a.**

Activité 7

1 c. ; **2 b.** ; **3 b.** ; **4 a.** ; **5 b.** ; **6 a.** ; **7 b.**

Activité 8

1 a. ; **2 a.** ; **3 b.** ; **4 b.** ; **5 b.** ; **6 a.** ; **7 c.**

Partie C. Comprendre des conversations et des annonces

Activité 1

→ Comprendre les questions

A. 1 et 2

Thème probable du document : Des visites proposées par une association.

Intervenant (nom et fonction) : Charlotte Lavanant, présidente d'une association.

Informations complémentaires : Public des visites : enfants.

B. Mots-clés à souligner :

1. Sur quel principe se fondent les visites proposées par l'association de Charlotte Lavanant ?

- a. Les participants doivent avoir une démarche active.
- b. Les édifices choisis représentent une époque bien définie.
- c. Les guides sont les architectes qui ont conçu les bâtiments.

2. Charlotte Lavanant s'intéresse particulièrement aux enfants car elle souhaite...

- a. éveiller des vocations d'architectes.
- b. sensibiliser les plus jeunes à la beauté architecturale.
- c. former des citoyens capables de réfléchir sur l'architecture.

Avec ces mots-clés, je comprends qu'on parle de **visites guidées** liées au thème de **l'architecture**.

→ Comprendre les supports audio

- D. 1 f.** : Je lis les questions attentivement.
- 2 b.** : Je souligne les mots-clés.
- 3 g.** : Je ferme les yeux quelques secondes.
- 4 d.** : Je respire profondément.
- 5 a.** : Je prends mon stylo.
- 6 c.** : Je me concentre sur ma feuille.
- 7 h.** : Je ne regarde pas les autres candidats et la salle.
- 8 e.** : J'évite d'écouter les bruits de l'extérieur.
- F. 1 b.** Faux. Il y a deux intervenants.
- 2 a.** Vrai.
- 3 a.** Vrai.
- 4 b.** Faux. On ne doit cocher qu'une seule case.

→ Répondre aux questions type DELF

- Document 1 : 1 a. ; 2 c.**
- Document 2 : 3 a. ; 4 c.**
- Document 3 : 5 a. ; 6 a.**

Activité 2

- Document 1 : 1 b. ; 2 c.**
- Document 2 : 3 c. ; 4 a.**
- Document 3 : 5 b. ; 6 a.**

Activité 3

- Document 1 : 1 c. ; 2 a.**
- Document 2 : 3 b. ; 4 b.**
- Document 3 : 5 a. ; 6 b.**

Activité 4

- Document 1 : 1 b. ; 2 b.**
- Document 2 : 3 b. ; 4 b.**
- Document 3 : 5 a. ; 6 c.**

Activité 5

- Document 1 : 1 c. ; 2 c.**
- Document 2 : 3 c. ; 4 c.**
- Document 3 : 5 c. ; 6 b.**

Activité 6

- Document 1 : 1 b. ; 2 b.**
- Document 2 : 3 a. ; 4 c.**
- Document 3 : 5 c. ; 6 b.**

Activité 7

- Document 1 : 1 c. ; 2 c.**
- Document 2 : 3 c. ; 4 a.**
- Document 3 : 5 c. ; 6 c.**

Activité 8

- Document 1 : 1 b. ; 2 a.**
- Document 2 : 3 a. ; 4 a.**
- Document 3 : 5 a. ; 6 b.**

Compréhension des écrits

Je découvre

Activité 1

1 a. ; 2 c. ; 3 a. Vrai ; b. Faux (sur 25 points).

Activité 2

1 Exercice 1 ou 2 : documents A et C.
Exercice 3 : document B.

2 Document A : domaine professionnel.

Document C : domaine privé.

3 a. Un texte informatif : B ; un texte argumentatif : A.
b. Texte informatif : faits réels, vérifiables, neutre, pas d'opinion personnelle.

Texte argumentatif : opinion, preuves pour en démontrer la justesse, convaincre, points de vue contraires, exemples concrets, défendre.

	Informatif	Argumentatif
A. Un courrier des lecteurs.		X
B. Un fait divers.	X	
C. Un guide touristique.	X	
D. Un post sur un forum.		X
E. Une critique de film.		X
F. Une lettre de motivation.		X

d.

	Dans un article informatif	Dans un article argumentatif
A. Des citations de témoins.	x	
B. Des citations d'experts.	x	x
C. Des concessions à une thèse opposée.		x
D. Des connecteurs chronologiques.	x	
E. Des connecteurs pour structurer une pensée.		x
F. Des exemples.		x
G. Des explications sur les causes d'un phénomène.	x	
H. Des hypothèses sur les conséquences d'un phénomène.	x	x
I. Des questions rhétoriques.		x
J. Des statistiques.	x	x
K. Des verbes à l'indicatif (présent, passé composé, futur).	x	x
L. Des verbes au subjonctif (pour exprimer doutes, sentiments).		x
M. Des verbes d'opinion.		x

e.

	Un article informatif	Un article argumentatif
A. Pourquoi reconnaître le <i>burn out</i> comme maladie professionnelle ? Justification : il pose une question qui entraîne une argumentation « pour » la reconnaissance du <i>burn out</i> .		x
B. Des espaces verts de plus en plus ludiques. Justification : il présente un phénomène contemporain.	x	

	Un article informatif	Un article argumentatif
C. Lire des romans nous rend-il plus empathiques ? Justification : il pose une question qui entraîne une justification de la réponse « oui » ou « non » à la question posée par le titre.		x
D. Le hip hop s'invite à l'opéra. Justification : il présente un fait de société, un phénomène contemporain.	x	

4 a. informatif ; b. explique le sentiment des paléontologues.

c.

1	2	3	4	5	6	7	8
D	G	H	B	C	F	E	A

Je m'entraîne

Partie A. Comprendre un texte informatif ou argumentatif

→ Comprendre le document

Activité 1

1 Dans l'ordre : titre – chapeau – paragraphe – source.

2 Citations :

« Il y a des jeunes qui partent travailler à 6 heures, je veux être là, **explique**-t-elle. Vous savez, je sais pour quoi je me lève tous les matins. Savoir qu'on sert à quelque chose n'a pas de prix ! » **ajoute**-t-elle.

« Les jeunes me disent que je suis leur maman ! »

« La règle, c'est que tout le monde doit faire quelque chose, un travail, des études, **indique** Hervé Thurin, directeur du foyer. On les aidera s'il y a des difficultés mais on ne laisse personne sans rien, sans activité. On ne laissera personne gêner les autres non plus. L'apprenti boulanger qui se lève à 4 heures, il faut absolument qu'il puisse dormir tôt. »

« Je suis trop content, **dit**-il. J'ai trouvé deux contrats d'apprentissage ! »

« Nos jeunes font le bonheur des entreprises : ils sont volontaires, ils ne se plaignent pas », **poursuit** le directeur.

« J'ai la nationalité française, je n'ai jamais voté, je ne saurais pas pour qui voter » **déclare** Nathan, apprenti. « Je ne comprends pas la politique. Ce qui est décevant en politique, c'est qu'on parle beaucoup, mais que peu de choses se réalisent ».

3 a. Adélaïde, la maîtresse de maison du foyer.

b. Hervé Thurin, le directeur du foyer.

c. Nathan, apprenti/un jeune du foyer.

- 4 a. Adélaïde : elle veut être présente très tôt au foyer pour les jeunes qui partent tôt. Elle aime se sentir utile.
 b. Hervé Thurin : il y a des règles à respecter. Les jeunes du foyer sont travailleurs et donnent satisfaction aux entreprises.
 c. Nathan : la politique ne sert à rien.

→ Répondre aux questions type DELF

1 a. ; 2 a. ; 3 b. ; 4 b. ; 5 a. ; 6 a. ; 7 a.

Activité 2

1 b. ; 2 a. ; 3 c. ; 4 c. ; 5 b. ; 6 c. ; 7 b.

Activité 3

1 a. ; 2 a. ; 3 a. ; 4 b. ; 5 b. ; 6 c. ; 7 c.

Activité 4

1 c. ; 2 a. ; 3 c. ; 4 a. ; 5 a. ; 6 b. ; 7 a.

Activité 5

1 b. ; 2 b. ; 3 c. ; 4 a. ; 5 b. ; 6 b. ; 7 a.

Activité 6

1 b. ; 2 c. ; 3 c. ; 4 a. ; 5 c. ; 6 b. ; 7 a.

Activité 7

1 a. ; 2 c. ; 3 a. ; 4 c. ; 5 a. ; 6 a. ; 7 a.

Activité 8

1 a. ; 2 c. ; 3 a. ; 4 c. ; 5 c. ; 6 c. ; 7 a.

Partie B. Comprendre un texte informatif ou argumentatif

→ Comprendre le document

Activité 1

- a. informatif.
 b. transmet des connaissances au sujet d'un phénomène social. ; fait plutôt preuve d'objectivité.

- c.

1	2	3	4	5
E	B	D	A	C

→ Répondre aux questions type DELF

1 a. ; 2 c. ; 3 c. ; 4 c. ; 5 b. ; 6 a. ; 7 b.

Activité 2

1 c. ; 2 c. ; 3 b. ; 4 a. ; 5 b. ; 6 c. ; 7 b.

Activité 3

1 b. ; 2 c. ; 3 a. ; 4 b. ; 5 a. ; 6 a. ; 7 b.

Activité 4

1 c. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 b. ; 5 b. ; 6 c. ; 7 b.

Activité 5

1 b. ; 2 c. ; 3 a. ; 4 a. ; 5 a. ; 6 b. ; 7 b.

Activité 6

1 c. ; 2 b. ; 3 c. ; 4 c. ; 5 b. ; 6 b. ; 7 c.

Activité 7

1 c. ; 2 c. ; 3 b. ; 4 a. ; 5 c. ; 6 b. ; 7 b.

Activité 8

1 c. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 b. ; 5 a. ; 6 b. ; 7 a.

Partie C. Comprendre le point de vue d'un locuteur francophone

→ Comprendre l'activité

Activité 1

- 1 Plutôt favorable : Marjorie
 Plutôt défavorable : Ali
 Mitigé(e)/Nuancé(e) : Jonas

		Favorable	Défavorable	Mitigée/ Nuancée
a. Ali	« L'écran ne permet pas une vision d'ensemble de la page. »		X	
	« on retient mieux quand on lit sur du papier que sur un écran. »		X	
	« Je reconnais cependant que pour les contenus audiovisuels, le numérique n'a pas d'égal. »			X
b. Jonas	« [Les manuels scolaires] font partie de nos bons souvenirs d'école »		X	
	« je vois chaque jour les bénéfices du numérique en classe »	X		
	« Je ne veux pas que le manuel numérique remplace un jour le papier, mais il faudrait être fou pour s'y opposer. »			X

	Favorable	Défavorable	Mitigée/ Nuancée
c. Marjorie			

3 A. 3 ; B. 10 ; C. 4 ; D. 11 ; E. 5 ; F. 1 ; G. 12 ; H. 7 ; I. 9 ; J. 8 ; K. 2 ; L. 6

→ Répondre aux questions type DELF

1 a. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 c. ; 5 b. ; 6 c.

Activité 2

1 a. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 c. ; 5 a. ; 6 c.

Activité 3

1 a. ; 2 c. ; 3 c. ; 4 b. ; 5 a. ; 6 b.

Activité 4

1 b. ; 2 a. ; 3 b. ; 4 a. ; 5 c. ; 6 b.

Activité 5

1 a. ; 2 b. ; 3 c. ; 4 c. ; 5 a. ; 6 a.

Activité 6

1 a. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 c. ; 5 b. ; 6 c.

Activité 7

1 c. ; 2 b. ; 3 b. ; 4 c. ; 5 a. ; 6 a.

Activité 8

1 a. ; 2 b. ; 3 b. ; 4 c. ; 5 c. ; 6 a.

Activité 4

Copie A

- poser une problématique : N'est-elle pas au contraire...
- structurer/introduire des idées : Tout d'abord, ...
- développer une idée : en effet, .../par conséquent, ...
- introduire un exemple : Si je porte un sac.../Si je reprends l'exemple de mon sac...
- ajouter un argument : D'un autre côté, ...
- conclure un raisonnement : Donc, d'un certain côté, on peut considérer que.../Donc, à l'échelle mondiale...
- évoquer une idée opposée : Ceci dit, .../Bien sûr, ...

À qui profite la mode ?

On entend souvent dire que la mode accentue les différences socio-économiques. N'est-elle pas, au contraire, un moyen de réduire les inégalités, dans un système global de production-consommation ?

Tout d'abord, précisons que le débat sur le rôle socio-économique de la mode n'est pas nouveau : même Platon (iv^e siècle avant Jésus-Christ) a critiqué la mode parce qu'elle dérègle le fonctionnement juste et équilibré d'une cité. Presque vingt siècles plus tard, Rousseau a reproché à la mode de créer des inégalités sociales. Ceci dit, la mode ne crée pas les inégalités : tout simplement, elle les rend évidentes. Si je porte un sac Louis Vuitton, je suis riche (du moins, je semble être riche). Si tous mes vêtements sont achetés dans des magasins d'occasion, je suis évidemment pauvre. Donc, d'un certain côté, on peut considérer que la façon dont on s'habille souligne les différences économiques.

D'un autre côté, l'industrie vestimentaire est capable, à sa manière, de contribuer à une forme d'équilibre économique. En effet, la mode génère des emplois, par conséquent, elle aide financièrement les employés. Si je reprends l'exemple de mon sac Louis Vuitton, il est probablement fabriqué en Europe de l'Est, donc une partie de mon achat aide les pauvres. L'idée que la mode suscite une redistribution des valeurs a d'ailleurs été évoquée par Voltaire. La plupart des vêtements est, aujourd'hui, fabriquée dans des usines en

Production écrite

Je découvre

Activité 1

1 a. ; 2 c. ; 3 a. ; 4 a. ; b. ; c.

Activité 2

1 D. ; 2 A. ; 3 B. ; 4 C.

Activité 3

Copie A : Article d'opinion.

Justification : présence d'un titre et d'une introduction.

Copie B : Forum de discussion.

Justification : s'adresse à un blogueur, dit « vous » dans son texte.

Copie C : Courrier des lecteurs.

Justification : réaction à un article.

Copie D : Lettre de réclamation.

Justification : mise en page, formules de politesse.

Inde et au Bangladesh. Donc, à l'échelle mondiale, on pourrait dire que plus vous dépensez dans les pays riches, plus les pauvres gagnent de l'argent. Bien sûr, la mode n'est pas la façon la plus efficace d'aider ces personnes, et il faudrait s'intéresser aux conditions de travail dans certaines usines textiles, mais sans l'argent dépensé pour les vêtements, les pauvres seraient encore plus pauvres.

Copie D

- commencer une lettre : Je vous écris au nom de notre département pour...
- saluer poliment : je vous prie d'agréer, madame, monsieur, l'expression de nos salutations distinguées.
- proposer une solution : L'idéal pour une solution à long terme serait de...
- expliquer : De plus, .../En effet, ...
- exprimer une demande : Nous vous demandons donc une intervention rapide et décisive.

Zoltán Maga

Département de la comptabilité

Direction des ressources humaines

Budapest, le 15 mars 2022

Objet : lettre de mécontentement

Madame, Monsieur,

Je vous écris au nom de notre département pour exprimer notre mécontentement au sujet du self de notre entreprise. La qualité des repas est absolument déplorable, elle n'est digne ni des traditions de la cuisine française ni de celles de la cuisine hongroise. De plus, il arrive souvent que les plats ne soient pas frais. Par exemple, le poisson proposé avant-hier avait une odeur particulière et plusieurs collègues ont eu des problèmes après l'avoir consommé.

Nous avons déjà signalé notre mécontentement à la direction du restaurant mais rien n'a changé. C'est pourquoi nous nous adressons à vous. La qualité des repas et les problèmes associés à leur consommation ont des effets négatifs sur notre travail et, en conséquence, sur l'efficacité de l'entreprise. Nous vous demandons donc une intervention rapide et décisive.

L'idéal pour une solution à long terme serait de mettre fin au contrat de l'actuel prestataire de service et de chercher une nouvelle entreprise de restauration collective avec de bonnes références. Par exemple, les collègues chez Morgan-Stanley dans le bâtiment voisin sont très contents de leur cantine. Nous pourrions avoir recours au même fournisseur.

Mais pour une solution plus instantanée, nous demandons l'achat de fours à micro-ondes afin que nous puissions apporter nos déjeuners de la maison dans des boîtes et les faire chauffer nous-mêmes. En effet, c'est une solution économique, et en consommant les

repas que nous cuisinons, nous pourrions au moins éviter les problèmes digestifs causés par le self. Étant donné qu'il y a des frigos à chaque étage de l'entreprise, la conservation des repas en boîtes est déjà résolue.

En attendant une intervention rapide, je vous prie d'agréer, madame, monsieur, l'expression de nos salutations distinguées.

Zoltán Maga

Activité 5

b. ; c. ; e. ; g. ; h. ; i.

Je m'entraîne

Écrire dans un courrier des lecteurs

Activité 1

→ Comprendre le sujet

1 a. ; 2 c. ; 3 a. ; b. ; d. ; 4 a.

→ Adapter/préparer sa production

5 c. ; d. ; f. ; g. ; h. ; j.

→ Préparer son brouillon

6 1 a. ; 2 d. ; 3 e. ; 4 b. ; 5 f. ; 6 c. ; 7 g.

→ Analyser la production écrite d'un candidat

7	OUI	NON
a. présente bien son texte avec des paragraphes.	X	
b. utilise des formules d'accueil et de congé adaptées.	X	
c. présente un musée qu'il connaît.		X
d. réagit de façon personnelle à l'affirmation du sujet.	X	
e. structure bien son texte (connecteurs).	X	
f. donne des exemples précis pour appuyer ses idées.		X
g. argumente de façon claire.	X	
h. respecte le genre textuel demandé.	X	
i. respecte le nombre de mots (ni trop, ni pas assez).	X	

Participer à un forum de discussion

Activité 8

→ Comprendre le sujet

1 c. ; 2 c. ; d. ; e.

→ Adapter/préparer sa production

3 b. ; d. à j.

→ **Analyser la production écrite d'un candidat**

4	OUI	NON
a. présente bien son texte avec des paragraphes.	X	
b. utilise des formules d'accueil et de congé adaptées.	X	
c. explique son opinion sur l'intérêt des études longues et courtes.	X	
d. donne des exemples de situations pour appuyer ses idées.	X	
e. structure bien son texte (connecteurs).	X	
f. respecte le genre textuel demandé.	X	
g. respecte le nombre de mots (ni trop, ni pas assez).	X	

Écrire un article critique

Activité 13

→ **Comprendre le sujet**

1 a. ; 2 c. ; d. ; g.

→ **Adapter/préparer sa production**

3 a. ; d. ; e. ; f. ; h. ; i.

→ **Préparer son brouillon**

4 1 a. ; 2 c. ; 3 f. ; 4 b. ; 5 e. ; 6 d.

→ **Analyser la production écrite d'un candidat**

5 Oui : a. à j.

Écrire une lettre formelle

Activité 19

1 1 h. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 f. ; 5 e. ; 6 c. ; 7 d. ; 8 g.

2 1 B. ; 2 D. ; 3 E. ; 4 C. ; 5 F. ; 6 A. ; 7 G.

3 a. ; d. à j.

4 c. ; d. ; e.

5 a. ; b. ; c. ; d. ; f.

Activité 20

→ **Comprendre le sujet**

1 a. ; 2 d. ; 3 b. ; 4 a. ; c.

→ **Adapter/préparer sa production**

5 a. ; c. ; d.

6 b. à k.

7 d. ; e.

8 a. ; b. ; e. ; h. ; i.

→ **Analyser la production écrite d'un candidat**

9 Oui : tous les items.

Production orale

Je découvre

Activité 1

1 b.

2 a.

3 a. Vrai ; b. Vrai ; c. Vrai.

Activité 2

1 Vrai.

2 30 minutes.

3 a.

4 Partie 1 : 7 minutes.

Partie 2 : 13 minutes.

5

	Monologue suivi	Exercice en interaction
a. Débattre avec l'examineur.		X
b. Défendre mon point de vue, argumenter.	X	X
c. Présenter la problématique exposée dans un document.	X	
d. Présenter mon opinion sur un sujet donné dans un article.	X	

Activité 3

Vrai : a. ; b. ; c. ; d. ; e. ; Faux : f. ; g.

Je m'entraîne

Partie A. Monologue suivi – défense d'un point de vue argumenté

→ **Comprendre le sujet**

1 a. **Mots-clés dans le titre** : Vivre ; trop ; connecté.
b. Oui, complètement. (La question ainsi posée – avec la présence de l'adverbe « trop » – laisse entendre les éventuels problèmes qui sont ensuite traités dans l'article.)

2 a. **Mots-clés présents dans le document** : connecté ; nouvelles technologies ; Internet ; information ; communication ; ère ; numérique ; habitudes ; nuisible ; innovations technologiques ; craintes ; dépendance ; réseaux sociaux ; protection ; vie privée.

b. **Problématique(s) possible(s)** : Quels sont les dangers de l'hyper connexion ? Les outils connectés sont-ils un risque pour notre vie privée ? Peut-on éviter le tout numérique ?

→ **Préparer son brouillon**

1 a. 3 ; b. 4 ; c. 2 ; d. 1.

→ **Analyser une passation**

😊 : b. ; c. ; d. ; e. ; f. ; g. ; h. ; i. ; j. ; k. ; l. ☹️ : a.

Partie B. Exercice en interaction – débat

→ **Préparer l'interaction avec les examinateurs**

1 a. Donner son opinion. : « *Travailler à distance peut transmettre une sensation d'isolement.* »

b. Expliquer les raisons. : « *Il n'y a pas de caractère de sociabilité d'être avec les collègues, ni de possibilité d'aller boire un café, de partager des infos [...].* »

c. Nuancer et donner des exemples. : « *Mais pour certaines personnes qui sont plus actives, qui ont une famille ou qui doivent récupérer leurs enfants à l'école, faire le ménage ou travailler, c'est mieux car elles peuvent adapter le rythme de la journée selon leur vie.* »

2 1 a. ; 2 b.

3 a. 1 ; b. 2 – 3 ; c. 5 ; d. 4.

→ **Analyser une passation**

😊 : tous les items.

→ **Propositions pour guider à la préparation du monologue suivi**

Sujet 1 La technologie au secours de l'être humain

Thème général du document : les risques de la technologie.

Mots-clés : technologie ; au secours de ; être humain ; numérique ; travailler ; pollution ; entreprises ; économies ; secteur médical ; recherche ; innovations ; dépasser ; remplacer.

Problématique possible : La technologie améliore-t-elle notre bien-être ?

Sujet 2 L'addiction aux nouvelles technologies : un risque pour nos enfants

Thème général du document : jeunes, addiction et nouvelles technologies.

Mots-clés : addiction ; nouvelles technologies ; enfants ; santé ; éducation ; danger ; écran ; conséquences ; développement intellectuel ; famille ; déconnecté ; société ; monde ; sommeil ; performances cognitives.

Problématique possible : La technologie représente-t-elle un danger pour les jeunes ? Les nouvelles technologies n'ont-elles que des avantages pour les jeunes ?

Sujet 3 Le pouvoir de l'intelligence artificielle doit-il être limité ?

Thème général du document : le pouvoir de l'intelligence artificielle.

Mots-clés : intelligence artificielle ; santé ; tâches humaines ; machines ; tenants ; humain ; chercheurs ; objectif ; systèmes ; performants ; environnement ; capacités d'adaptation ; conçus.

Problématique possible : Dans quelle mesure faut-il limiter le pouvoir de l'intelligence artificielle ?

Sujet 4 L'intelligence artificielle pour la sécurité des réseaux d'entreprise

Thème général du document : intelligence artificielle et sécurité informatique.

Mots-clés : intelligence artificielle ; sécurité ; entreprise ; réseaux ; cybersécurité ; menaces ; cybercriminels ; surveillance ; habitudes d'utilisation ; alertes ; comportements ; limites ; anomalies ; détectées ; expert humain.

Problématique possible : L'intelligence artificielle (IA) est-elle efficace sans experts humains ?

Sujet 5 Couple : comment surmonter une rupture ?

Thème général du document : la rupture amoureuse.

Mots-clés : couple ; surmonter ; rupture ; histoire amoureuse ; quitté ; se séparer ; deuil ; temps ; accuser le coup ; reconstruire ; relation ; séparation ; période de vide ; se réengager ; blessures ; retrouvailles.

Problématique(s) possible(s) : Comment vivre au mieux une rupture ? La rupture amoureuse est-elle un deuil ?

Sujet 6 Faire face au choc culturel lors d'une expatriation

Thème général du document : expatriation et choc culturel.

Mots-clés : choc culturel ; expatriation ; expérience ; enrichissant ; désorientation ; ressenti ; culture ; mode de vie ; environnement ; traditions ; conditionné ; valeurs ; ouvert d'esprit ; soif de découverte ; écrans.

Problématique(s) possible(s) : Le choc culturel est-il inévitable lors d'une expatriation ? Peut-on se préparer au choc culturel lors d'une expatriation ?

Sujet 7 50 ans de coups d'éclat pour Greenpeace

Thème général du document : les actions sur le terrain de Greenpeace.

Mots-clés : coups d'éclat ; militants ; planète ; sur le terrain ; mener ; actions ; images ; réussir ; enjeux environnementaux ; actualité ; problème ; marque de fabrique.

Problématique(s) possible(s) : Comment faire connaître les scandales environnementaux au public ? Les actions des associations protègent-elles l'environnement ?

Sujet 8 Près d'une espèce animale sur trois dans le monde est menacée.

Thème général du document : les espèces animales menacées.

Mots-clés : espèces animales ; menacées ; monde ; espèce ; nature ; vulnérable ; en danger ; changement climatique ; en cause ; catégorie ; augmentation ; pêche ; extinction.

Problématique possible : Peut-on freiner la disparition des espèces animales menacées ?

Sujet 9 Les limites de l'enseignement à distance

Thème général du document : l'enseignement à distance.

Mots-clés : limites ; enseignement à distance ; évolution ; approches pédagogiques ; outils numériques ; problème ; disparité ; espace ; échange ; transmission ; lieu ; vie sociale ; liens.

Problématique(s) possible(s) : L'enseignement à distance est-il une révolution ? Sur quels obstacles se heurte l'enseignement à distance ?

Sujet 10 Lutter contre les discriminations à l'école

Thème général du document : les discriminations à l'école.

Mots-clés : discrimination ; école ; lutte ; données ; statistiques ; handicapés ; minorités ; invisibles ; homosexuels ; stéréotypes ; normaux ; manuels scolaires ; rôles ; filles ; garçons ; préjugés ; enseignants ; élèves ; parents.

Problématique(s) possible(s) : Existe-t-il des discriminations à l'école ? Comment lutter contre les discriminations à l'école ?

Sujet 11 L'uniforme à l'école peut-il vraiment aider à lutter contre les inégalités ?

Thème général du document : l'uniforme à l'école.

Mots-clés : uniforme ; école ; lutter ; inégalités ; débat politique ; gommer ; lien ; milieux sociaux ; symbolique ; coût ; imposer ; parents ; tenues ; égalité ; sexes ; diviser ; masquer.

Problématique(s) possible(s) : Faut-il imposer l'uniforme à l'école ? L'uniforme permet-il d'effacer les différences sociales ?

Sujet 12 La « gig economy » menace-t-elle la démocratie ?

Thème général du document : la *gig economy* et la dérégulation du marché du travail.

Mots-clés : *gig economy* ; refondation ; modèle social ; plateformes ; applications ; professionnels ; secteurs ; main-d'œuvre ; protégée ; revenus ; travailleurs ; qualifiés ; régression sociale.

Problématique(s) possible(s) : La *gig economy* est-elle un danger pour la démocratie ? Faut-il un nouveau modèle social ?

Sujet 13 Robotisation : anticiper pour ne pas être débranché

Thème général du document : la robotisation des métiers.

Mots-clés : robotisation ; activité ; casse sociale ; révolte ; management ; adaptation ; métier ; mécanisation ; remplacement ; machine ; disparaître.

Problématique(s) possible(s) : Faut-il lutter contre la mécanisation des métiers ? La robotisation est-elle l'avenir ?

Sujet 14 Parité femmes-hommes : des quotas pour les postes de direction

Thème général du document : l'égalité femmes-hommes au travail.

Mots-clés : parité ; femmes ; hommes ; quotas ; postes de direction ; grandes entreprises ; loi ; égalité économique ; professionnelle ; représentation ; cadres dirigeants ; proportion ; en conformité ; règle ; pénalité.

Problématique possible : Faut-il instaurer des quotas pour établir l'égalité femmes-hommes ?

Sujet 15 Faut-il faire un métier qu'on n'aime pas ?

Thème général du document : métier et bien-être.

Mots-clés : métier ; chômage ; retrouver ; bien-être ; santé mentale ; option ; à éviter ; impact ; relations sociales ; estime de soi ; dignité ; impact financier ; désastreux ; apprécier ; s'améliorer ; pire.

Problématique(s) possible(s) : Faut-il accepter n'importe quel emploi ? Faut-il toujours choisir son métier ?

Sujet 16 Les femmes choisissent-elles des professions scientifiques ?

Thème général du document : les femmes et les métiers scientifiques.

Mots-clés : femmes ; professions scientifiques ; chercheurs ; mondial ; minoritaires ; numérique ; informatique ; physique ; mathématiques ; ingénierie ; disciplines ; garçons ; contenu ; méthodes ; ambition ; métier ; argent ; utile ; pratique ; école ; éducation ; famille.

Problématique possible : Pourquoi les femmes sont-elles sous-représentées dans les professions scientifiques ?

Sujet 17 Les vacances en couple, le test ultime

Thème général du document : les disputes de couple.

Mots-clés : couple ; vacances ; exclusivement ; disputes ; problème ; poser problème ; aller mal ; prise de

conscience ; incompatibilité ; cohabitation ; période ; en crise ; échappatoire ; réalité ; tensions.

Problématique possible : Les vacances sont-elles révélatrices de la solidité/bonne santé d'un couple ?

Sujet 18 Les « non-binaires » forment l'avant-garde d'un combat sociétal.

Thème général du document : la non-binarité ou la question du genre.

Mots-clés : non-binaires ; se sentir ; traits de caractère ; comportements convenus ; garçons ; filles ; stéréotypes ; revendiquer ; mouvement de libération ; droit ; casser les codes ; identité ; genre ; combat sociétal.

Problématique(s) possible(s) : La non-binarité est-elle un nouveau genre ? Faut-il reconnaître la non-binarité ? Comment reconnaître la non-binarité ?

Sujet 19 Un nouveau regard sur le partage des tâches

Thème général du document : le partage des tâches domestiques entre les hommes et les femmes.

Mots-clés : partage ; tâches domestiques ; hommes ; garçons ; filles ; enfants ; adolescents ; parents ; ménages ; diplôme ; confier ; tendance à ; hypothèse.

Problématique(s) possible(s) : L'égalité femmes-hommes est-elle possible ? Comment améliorer le partage des tâches ?

Sujet 20 Les animaux doivent-ils être protégés ?

Thème général du document : loi et protection des animaux.

Mots-clés : animaux ; législation ; prise de conscience ; devoirs ; homme ; protéger ; considération ; droit ; bien-être ; Code pénal ; crimes et délits ; biens ; circulation.

Problématique possible : Faut-il des lois pour protéger les animaux ?

Sujet 21 La fin du modèle familial traditionnel

Thème général du document : le modèle familial.

Mots-clés : modèle familial ; traditionnel ; enfants ; couple ; marié ; unions ; rupture ; partenaire ; monoparental ; recomposé ; société ; familles ; cohabitent.

Problématique(s) possible(s) : Existe-t-il un modèle familial idéal ? Le modèle familial traditionnel a-t-il disparu ?

Sujet 22 L'immigration, un bienfait

Thème général du document : les avantages de l'immigration.

Mots-clés : immigration ; bienfait ; population ; étrangers ; bénéfiques ; source d'innovation ; dynamisme ; solution ; main-d'œuvre ; vieillissement ; pauvreté ;

persécutions ; problèmes ; nombre ; déplacements ; sécurité.

Problématique(s) possible(s) : L'immigration est-elle un bienfait ? Que peut apporter l'immigration ?

Sujet 23 La lecture va-t-elle survivre à l'ère du multitâche ?

Thème général du document : la place de la lecture dans notre quotidien.

Mots-clés : lecture ; multitâche ; perte de vitesse ; connecté ; numérique ; écrans ; réseaux sociaux ; imaginaire ; jeunes ; mode de fonctionnement ; communication ; dominante ; cycles courts/longs ; place ; monde.

Problématique(s) possible(s) : La lecture a-t-elle encore un avenir ? Quels sont les bienfaits de la lecture ?

Sujet 24 Comment les influenceurs ont-ils augmenté les ventes sur les plateformes d'achat en ligne ?

Thème général du document : les influenceurs et la vente en ligne.

Mots-clés : influenceurs ; ventes ; plateformes ; réseaux sociaux ; augmentation ; ventes ; produits ; achat en ligne ; vidéos ; virales ; marketing ; marques ; chiffre d'affaires ; visible ; bénéfice ; succès.

Problématique(s) possible(s) : Les influenceurs sont-ils essentiels au commerce en ligne ? Peut-on échapper aux influenceurs sur les réseaux sociaux ?

Sujet 25 Voyager sans prendre l'avion, est-ce possible ?

Thème général du document : pollution et voyage en avion.

Mots-clés : voyager ; avion ; réchauffement climatique ; comportement responsable ; réduire ; impact ; planète ; consommation ; environnement ; polluant ; train ; alternative ; moyen de transport ; occasionnel ; bilan carbone.

Problématique(s) possible(s) : Faut-il continuer à prendre l'avion ? Peut-on voyager autrement ?

Sujet 26 L'addiction aux séries télévision : fiction ou réalité ?

Thème général du document : l'addiction aux séries télévisées.

Mots-clés : addiction ; séries ; *binge watching* ; d'affilée ; sans attendre ; problème ; pratique ; néfaste ; comportement ; pathologique ; divertissant ; impulsivité ; difficultés ; émotions ; problématique ; se sentir seul.

Problématique(s) possible(s) : L'addiction aux séries télévisées est-elle possible ? Si oui, en quoi est-elle liée à des difficultés comportementales ?

Sujet 27 La randonnée n'a jamais été aussi désirable !

Thème général du document : le succès de la randonnée.

Mots-clés : randonnée ; engouement ; hausse ; randonneurs ; fréquentation ; record ; débutants ; passion ; marche ; constater ; affluences ; sport préféré ; succès ; accessible ; variété des pratiques.

Problématique possible : Pour quelles raisons la randonnée rencontre-t-elle un tel succès ?

Épreuve blanche n° 1**COMPRÉHENSION DE L'ORAL****Exercice 1**

1 c. ; 2 a. ; 3 c. ; 4 b. ; 5 b. ; 6 c. ; 7 b.

Exercice 2

1 c. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 b. ; 5 a. ; 6 b. ; 7 b.

Exercice 3

Document 1 : 1 a. ; 2 a.

Document 2 : 3 c. ; 4 b.

Document 3 : 5 a. ; 6 b.

COMPRÉHENSION DES ÉCRITS**Exercice 1**

1 a. ; 2 b. ; 3 c. ; 4 b. ; 5 b. ; 6 a. ; 7 a.

Exercice 2

1 c. ; 2 c. ; 3 a. ; 4 a. ; 5 b. ; 6 c. ; 7 c.

Exercice 3

1 b. ; 2 a. ; 3 a. ; 4 c. ; 5 b. ; 6 c.

Épreuve blanche n° 2**COMPRÉHENSION DE L'ORAL****Exercice 1**

1 b. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 c. ; 5 c. ; 6 b. ; 7 c.

Exercice 2

1 a. ; 2 c. ; 3 c. ; 4 a. ; 5 b. ; 6 a. ; 7 a.

Exercice 3

Document 1 : 1 b. ; 2 c.

Document 2 : 3 b. ; 4 a.

Document 3 : 5 b. ; 6 a.

COMPRÉHENSION DES ÉCRITS**Exercice 1**

1 c. ; 2 c. ; 3 b. ; 4 a. ; 5 b. ; 6 a. ; 7 b.

Exercice 2

1 a. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 c. ; 5 b. ; 6 c. ; 7 c.

Exercice 3

1 b. ; 2 c. ; 3 a. ; 4 b. ; 5 a. ; 6 c.

Épreuve blanche n° 3**COMPRÉHENSION DE L'ORAL****Exercice 1**

1 c. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 b. ; 5 a. ; 6 a. ; 7 b.

Exercice 2

1 a. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 c. ; 5 c. ; 6 a. ; 7 a.

Exercice 3

Document 1 : 1 a. ; 2 b.

Document 2 : 3 c. ; 4 a.

Document 3 : 5 a. ; 6 c.

COMPRÉHENSION DES ÉCRITS**Exercice 1**

1 c. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 b. ; 5 a. ; 6 c. ; 7 b.

Exercice 2

1 c. ; 2 b. ; 3 c. ; 4 c. ; 5 a. ; 6 b. ; 7 c.

Exercice 3

1 c. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 a. ; 5 c. ; 6 b.

Épreuve blanche n° 4**COMPRÉHENSION DE L'ORAL****Exercice 1**

1 b. ; 2 b. ; 3 a. ; 4 c. ; 5 c. ; 6 b. ; 7 c.

Exercice 2

1 b. ; 2 c. ; 3 b. ; 4 a. ; 5 c. ; 6 a. ; 7 a.

Exercice 3

Document 1 : 1 b. ; 2 a.

Document 2 : 3 b. ; 4 c.

Document 3 : 5 a. ; 6 a.

COMPRÉHENSION DES ÉCRITS**Exercice 1**

1 b. ; 2 c. ; 3 a. ; 4 b. ; 5 a. ; 6 a. ; 7 c.

Exercice 2

1 c. ; 2 b. ; 3 c. ; 4 a. ; 5 c. ; 6 c. ; 7 a.

Exercice 3

1 b. ; 2 a. ; 3 b. ; 4 c. ; 5 a. ; 6 c.

